UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01126918 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonssansgn00four

343

ansons du « *Chat Noir* »

CHANSONS SANS GÊNE

PAR

XANROF

ONDET, Editeur

, Faubourg Saint-Denis, 83

PARIS

Illustrations de

T. SAINT-MAURICE.

L. XANROF

Chansons Sans-Gêne

I.

Du même Auteur :

CHANSONS PARISIENNES

(Collection de Chansons du *Chat Noir* & des Cafés-Concerts de Paris)

Par Séries de 10 Chansons (*par. & mus.*) brochées, avec couverture,
La Série, 3 fr.

Chaque Chanson existe détachée, avec ou sans accompagnement de piano

Petit format, 0 *fr.* 50. — *Piano, net*, 1 *fr.* 50.

NOTA. — Chacun des morceaux du volume « *Chansons Sans-Gêne.* » fait partie de la collection « *Chansons Parisiennes.* »

PH
PH JUEK SC

LÉON XANROF

CHANSONS
SANS-GÊNE

COUVERTURE DE GEORGES CAIN

Illustrations de T. SAINT-MAURICE

Dessins hors texte de :

BOMBLED, M. CAPY, J. GRÜN, SONNIER, M. DE THOREN, ETC., ETC.

PARIS
G. ONDET, ÉDITEUR
83, Rue du Faubourg Saint-Denis, 83

MDCCCLXL
Tous droits d'exécution, reproduction et traduction réservés.

LIBRARY
NOV 27 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

Il a été tiré de cet ouvrage sur Japon impérial (Insestu Kioku):
Vingt-cinq exemplaires numérotés & signés,
avec la mention : *Volume imprimé spécialement pour M.****
au prix de 10 fr. l'un.

PQ
2611
O.N.53

A Monsieur H. De Lapommeraye

L'ENCOMBREMENT

L'ENCOMBREMENT

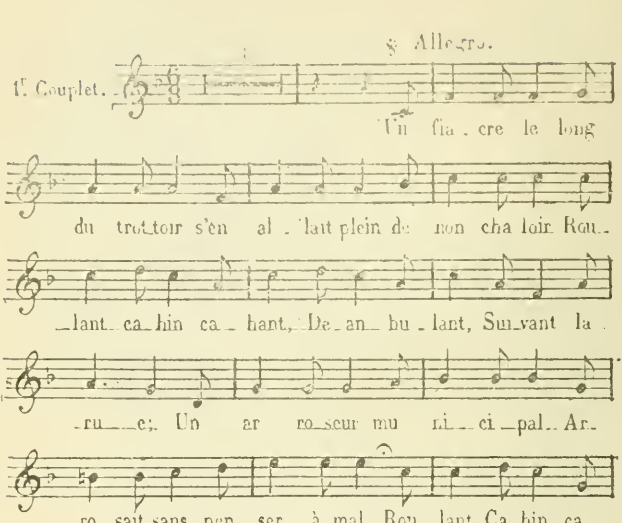
Musique

de

Jean Varney.

L'ENCOMBREMENT

Musique de J. Varney.



II.

Le fiacre écrasa, pour passer,
L'tub' qui servait pour arroser,
Roulant, etc...
L'arroseur attrap' le cocher
Qui lui répond d'aller s'coucher,
Roulant, etc...

III.

L'arroseur appelle un agent,
Qui s'en vient d'un pas négligent,
Roulant, etc...
Et fait arrêter le cheval,
Afin d'dresser procès-verbal,
Roulant, etc...

IV.

La voitur' d'un' porteus' de pain
S'arrête derrièr' le sapin,
Roulant, etc...
Et derrière ell', deux camions
Chargés d'pierr's de constructions,
Roulant, etc...

V.

Arrivait, presque en même temps,
Une voiture du Printemps,
Roulant, etc...
Se rendant à la livraison;
Ell' s'arrêt' pour la mêm' raison,
Roulant, etc...

VI.

Ensuite un omnibus complet
Qui, grave et pesant, s'en allait,
Roulant, etc...

S'arrête, empêchant de marcher
Un carrosse à Monsieur Richer,
Roulant, etc...

VII.

Musique en tête, un régiment
Prenait la file à ce moment,
Roulant, etc...
Une noce qui le suivait
Arrête un tramway qui venait,
Roulant, etc...

VIII.

Au bout de cinq minut's un quart,
Six fiacr's, trois coupés, un dog-cart,
Roulant, etc...
Complétaient l'cortège imposant
De notre agent verbalisant,
Roulant, etc...

IX.

Et la foule allait s'amassant,
Criant, poussant, et s'entassant,
Roulant, etc...
Pendant qu' sans faire attention
Il dressait contravention.
Roulant, etc...

X.

Enfin, son devoir étant fait,
Il partit d'un air satisfait,
Roulant, etc...
Tout en maugréant, le cocher
Se remit alors à marcher,
Roulant, etc...

XI.

Porteuse, omnibus, régiment,
Tout se remit en mouvement,
Roulant, etc..
S'en allant, d'un pas inégal,
Je n'sais où, — mais ça m'est égal.
Roulant, etc...

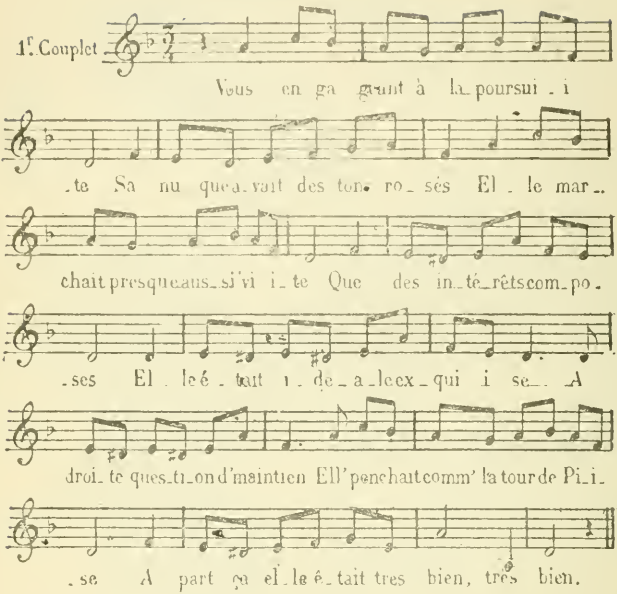
A Monsieur Georges Boyer.

TRÈS-BIEN

TRÈS BIEN

TRÈS-BIEN

Musique de Xanrof



II.

Elle avait des yeux très-étranges,
Pas pareils, malheureusement ;
L'un, dans le ciel cherchant les anges,
L'autre baissé timidement.
Oh ! l'œil droit, troublant et sévère,
Et fixe, comme un œil de chien...

J'ai su, depuis, qu'il est en verre;
— A part ça, elle était très-bien,
Très-bien.

III.

Son organe était mâl', — mais tendre;
Quant à l'esprit, elle avait dû,
Je suis sûr, en avoir à vendre,
— Mais, sans doute, ell' l'avait vendu.
Elle était pas mal étoffée,
Avec un bedon comm' le sien
I'n' lui manquait plus qu'd'êtr' truffée.
— A part ça, elle était très-bien,
Très-bien.

IV.

Quoiqu'ell' parlât avec emphase
On eût tiré, facilement,
Des cuirs qu'ell' faisait dans un' phrase,
De quoi chausser un régiment;
Quand elle causait à sa bonne,
A propos d'tout — et mêm' de rien —
Elle lui citait du Cambronne...
— A part ça, elle était très-bien,
Très-bien.

A Alphonse Allais.

PRADO

Air
de :
A la
façon
de
Barbari.
(en mineur)

PRADO

—

I.

Un' dam' qu'aimait à fair' du bien
Pour un' somm' pas él'vée,
Disait comme un Emp'reur romain :
« J'ai perdu ma journée
Quand j'ai perdu l'occasion
La faridondaine, la faridondon,
De me faire un nouvel ami,
Biribi,
A la façon de Pranzini,
Mon ami »

II.

Pour un rhume, sans dout' quelqu'un
Y avait conseillé d'prendre
Tous les soirs, un *Américain ;*
Trompé' par son cœur tendre
Ell' prit Prado de Castillon,
La faridondaine, la faridondon,
Un amateur de chirurgi',
Biribi,
A la façon de Pranzini,
Mon ami.

III.

Prado chez ell' monta, guettant
Les bijoux d'la pauvrette ;
I's'montra gai, tant qu'Aguettant
Perdit foll'ment la tête,
Il la lui ôta de d'ssus l'tronc,
La faridondaine, la faridondon,
Quand ell' prenait son bain, Mari'...,
Biribi,
A la façon de Pranzini,
Mon ami.

IV.

Puis Prado, voyant qu'la Sur'té
Trouv'rait pas seul' sa trace,
A sa maîtresse a raconté
C't'anecdot' qui l'tracasse,
Disant : « Pas d'indiscrétion,
La faridondaine, la faridondon,
Ou j't'ouvre l'sac à toi aussi,
Biribi,
A la façon de Pranzini
Mon ami. »

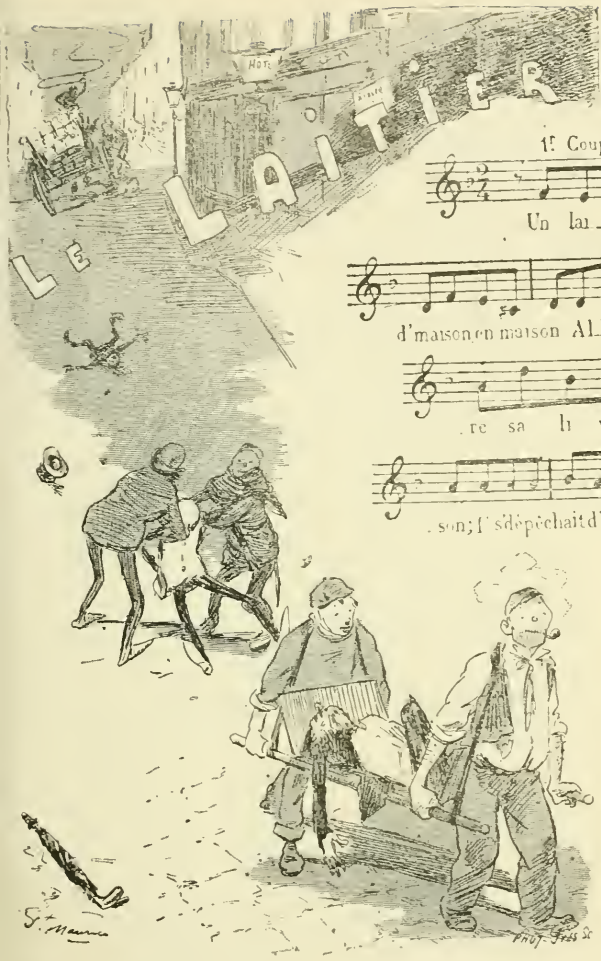
V.

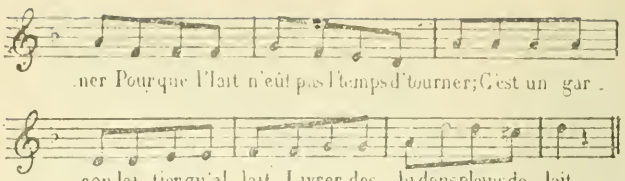
Lorsqu'ensuite son séducteur
La lâch', cett' fille honnête
S'écri' : « Ah ! tu m'enlèv's ton cœur,
J'vais t'faire enl'ver la tête ! »
Voilà c'que c'est d'en dir' trop long,
La faridondaine, la faridondon,
On risque d'être raccourci,
Biribi,
A la façon de Pranzini,
Mon ami.

VI.

Maint'nant, on l'a guillotiné,
Quand fallait, au contraire,
Attendre qu'il eût terminé
C'que l'Préfet n'os' pas faire :
Des demoisell's en question,
La faridondaine, la faridondon,
Il aurait nettoyé Paris,
Biribi,
A la façon de Pranzini,
Mon ami.

A Monsieur Alexis Vollon.

LE LAITIER

Musique de Xanrof.



II.

Son cheval, marchant au grand trot,
Escrabouille un jeune pierrot ;
La brav' bêt' ne faisait qu'son d'voir,
Le môme eût dû l'apercevoir...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

III.

Mais v'là qu'la mèr' de l'animal,
— J' parl' du goss' qu'on a mis à mal, —
D'vant la voitur' se jett' bêt'ment,
On pass' dessus, naturell'ment...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

IV.

A son tour voilà que l'mari
Pour sauver sa femme a péri ;
Vous avou'rez qu'c'est épatant :
D'perd' sa femme, i d'vait êt' content...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

V.

Il renverse ensuit' sur son ch'min
Huit imbécil's et un gamin
Qu'essayaient d'arrêter ses pas,
Quand, en somm', ça n'les r'gardait pas...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

VI.

C'est pas fini, v'là qu'un agent,
A ses habitud's dérogeant,
Glisse en arrêtant le brutal :
Ça faisait treiz', nombre fatal!..
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

VII.

L'cheval, qu'était très fatigué,
Tomba : pour lui c'était pas gai;
Heureus'ment i's'cassa pas l'cou,
Car le sergot amortit le coup...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

VIII.

D'l'homme on fit l'arrestation,
D'ses victim's l'amputation ;
Ell's fur'nt couché's à l'hôpital
Et lui, sur un procès-verbal...
— C'est un garçon laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait. —

Le pauv' laitier est en prison ;
Ça prouv' qu'i' faut s'faire un'raison :
Douze écrasés, c'est tout c' qu'i' faut,
L'excès en tout est un défaut...
Tel est l'cas du laitier qu'allait
Livrer des bidons pleins de lait.

A Monsieur L. Jeannin.

LE
CONSEIL DES MINISTRES

OEIL DE MOUSTIQUES
PHOT. YVES Sc

LE CONSEIL DES MINISTRES

Air de : *La Dervanture*

I

L'aut' jour, ennuyé de s'prom'ner,
D'entend' des discours pour dîner,
Et d'voir distribuer des prix,
Carnot rentre à Paris.

I's'repose, et, dès son réveil,
Pour causer de la chos' publique,
I's'dit : « J'veux voir un homme pratique,
Mandons l'Président du Conseil! »

II

Il envoie un Municipal
Porter un' lettre au trot d'son ch'val ;
Plac' Beauveau, on répond : « Voilà!
« L'Ministre n'est pas là.

« I'n'rentrera pas avant d'main ;
« Dans nos ports il inspect' la flotte,
« Les expérienc's du *Gymnote*,
« L'nouveau torpilleur sous-marin. »

III,

A l'Élysé' l'Municipal
Port' la réponse au trot d' son ch'val ;
Carnot dit : « Ça m'y fait penser,
A Krantz je veux causer :

« D'après le *Matin*, justement,
« On s'cogn' ferme en Océanie,
« C'est lui qu'çà r'gard', la colonie,
« Il faut qu' je l'voie immédiat'ment! »

IV

Il envoi' le Municipal
Porter un' lettre au trot d'son ch'val;
A la Marine on dit : « Voilà
« L'Ministre n'est pas là!
« On n'sait pas quand il reviendra,
« Car il inaugur' des Écoles
« D'étud's supérieur's... agricoles, »
L' Municipal retourn' dir' ça.

V.

Carnot dit : « C'est bien embêtant,
« J'vais d'mander Viette en attendant,
« Nous cherch'rons des r'mèd's contr' les ha-
« nn'tons et l'phylloxera. »
Ru' d'Varenne on répond : « Voilà!
« Le Ministre en villégiature,
« Cherch' des bras pour l'Agriculture
« Au concours de Beauté de Spa. »

VI.

A l'Élysé' l' Municipal
Port' la réponse au trot d'son ch'val;
Carnot l'renvoi' chez Freycinet,
Lui dir' qu'il l'attendait.

A la Guerre, on dit simplement :
« L'Minist' pour reprend' nos frontières,
« Réduit aux musiqu's militaires
« L'effectif de chaqu' régiment ! »

VII.

Carnot, qui commence à s'fâcher,
Renvoi' l'Municipal chercher
Les autr's ministres, mais voilà
Qu'pas un seul n'était là :

I' n'y avait qu'Monsieur Ferrouillat,
Mais il poursuivait un' rivière
Qu'était sorti' la s'main' dernière,
De son lit, sans s'couvrir d'un drap.

VIII.

A l'Élysé' l'Municipal
Revient, toujours au trot d'son ch'val,
Dir' : « Tous les Miniss's sont partis,
« Ayant quitté Paris. »

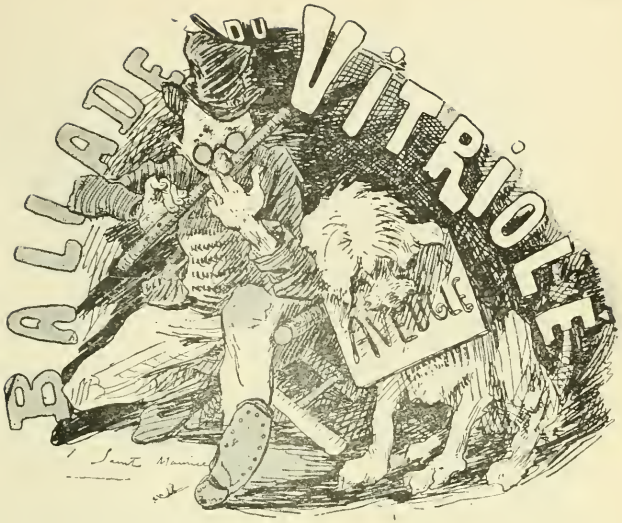
« Ça, — dit Carnot, — c'est embêtant,
« J'peux pas entrer seul en séance ! »
Puis il réfléchit que la France
March' très-bien sans Gouvernement.

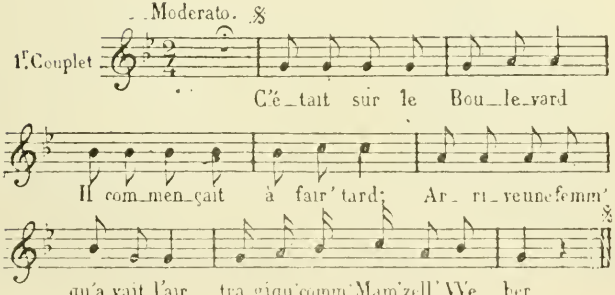
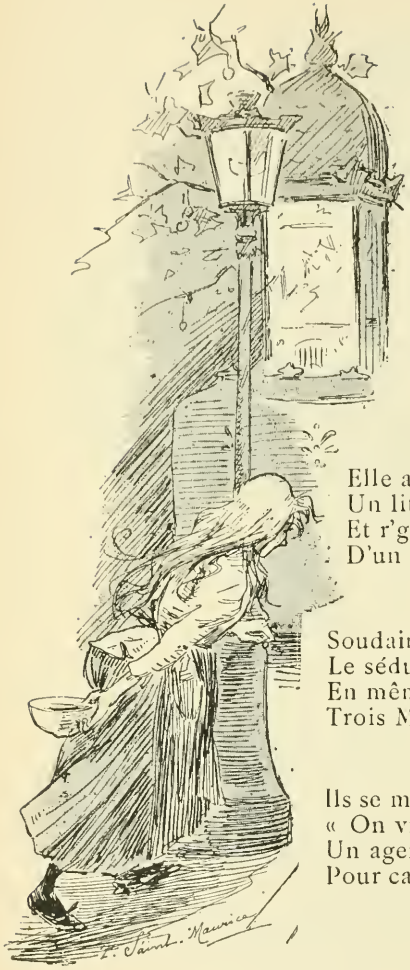
IX.

Il renvoi' le Municipal
A la casern' rentrer son ch'val,
Et puis i' r' tourne à Fontain'bleau,
Pour fair' des ronds dans l'eau.

A Monsieur Niel.

BALLADE DU VITRIOLÉ



Musique de Xanrof.



II.

Elle allait dissimulant
Un litr' dans du papier blanc,
Et r'gardait les boudinés
D'un air féroce sous l' nez.

III.

Soudain, ell' s'écri' : « C'est lui,
Le séducteur qui m'a fui! »
En mêm' temps, elle arrosa
Trois Messieurs, très vexés d'ça.

IV.

Ils se mirent à hurler;
« On vient d'nous vitrioler! »
Un agent les flanqua d'dans,
Pour caus' de rassemblements.

V.

Deux ayant été r'connus
Par la dam', comme inconnus,
Fur'nt relâchés illico,
Et l'on décora l'sergo.

VI.

Un ingénieux médecin
Les traita par le vaccin,
Mais ils restèrent très-laids
Avec des museaux pelés.

VII.

Tout ça vint d'vant l'tribunal
Où l'on arrangea très-mal
Le Monsieur vitriolé
Parc' qu'il avait violé

VIII.

Son serment d'aimer toujours,
Puis avait, au bout d'que'qu's jours,
Lâché la dam' parce que
Ell' lui avait fait des traits.

IX.

Bref, la d'moiselle, acquittée,
Par la press' félicitée,
Fit un mariage très-chic
Avec un lord excentric.

X.

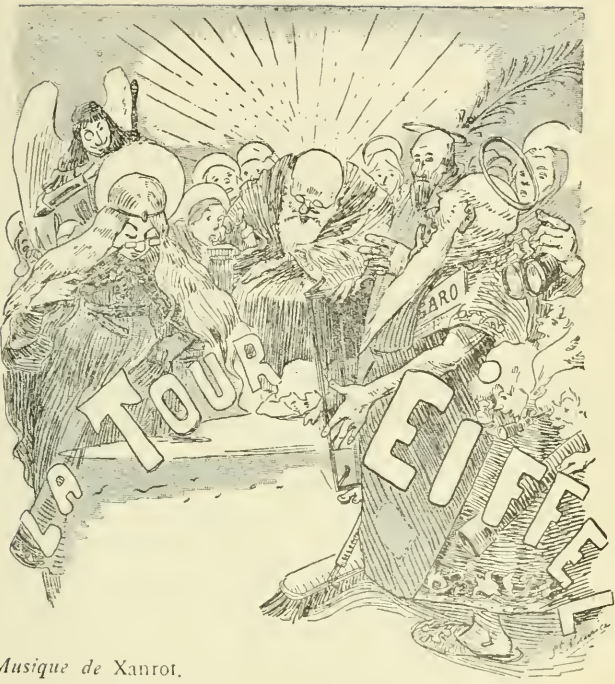
Quant au malheureux Monsieur,
Privé d' la dame et d' ses yeux,
Prit un' flûte et un caniche
Dont il jou' sur le Boul' Miche.

XI.

Vous avouerez qu' c'est rageant
Et qu' c'est pas encourageant,
Pour la reproduction
De la population.

A Monsieur E. Carjat.

LA TOUR EIFFEL

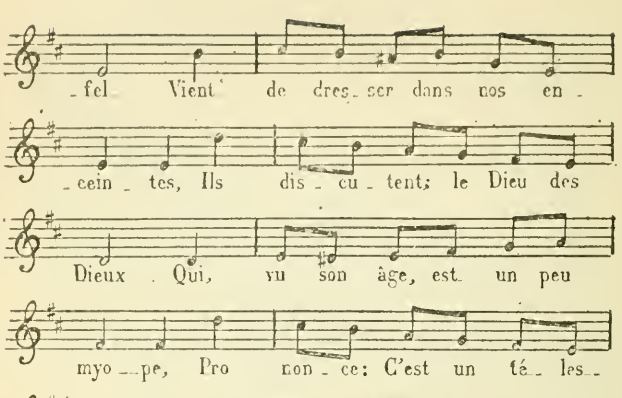


Musique de Xanrof.

1.er Couplet.

. Le . Bon Dieu, les Saints et les

Sain_tes Re _gar_dent par les trous du

Ciel L'ins_tru_ment que mon_sieur Eif_

II.

Pierre, craignant pour sa ferrure,
Dit : « Nous sommes perdus, Seigneur,
C'est une pince-monseigneur
Pour crocheter notre serrure. »
Jésus, depuis sa passion,
Redoutant toujours la souffrance,
Dit : « Ça, c'est un pal que la France
Élève à mon intention. »

III.

« Non, c'est une échelle hardie, »
Dit Saint-Michel, le Conquérant;
« C'est un flambeau, » dit Saint-Laurent
Qui craint toujours quelque incendie.
Alors la Vierge qui sourit
Dit à son tour, et toute rose :
« C'est un mystère, quelque chose
Dans le genre du Saint-Esprit! »

A Monsieur Gustave Rivet.

LE RHUME DE CERVEAU

RHUME de CERVEAU

Musique de Xanrof

1er Couplet.

Un jour d'é - té qu'i tombait d'l'eau
Ma femm's'en-rhu-ma du cerveau, Chez l'pharmacien
J'al-lai quérir Quéqu'chos'pour la gué-rir.
L'po-tard me dit: C'est pas dang'reux, Faut lui fair'
su-cer d'la ré-glisse, Prenez du Zan, Pourqu'ça fi-nis-
-se Au plus tard dans un jour ou deux.

II.

J'en ach'tai pour deux francs dix sous,
D'ma femm' ça n'calma pas la toux :
Mais un' bronchite se déclara,
A quelques jours de là.

L'potard me dit : « Ça n's'ra pas long;
« Faut lui donner, pour que ça s'passe,
« Des bonbons d'Chlorat' de Potasse,
« Et quelques cuill'ré's d'sirop d'Flon. »

III.

J'en ach'tai pour cinq francs dix sous,
D'ma femm' loin d'se calmer, la toux
En fluxion d'poitrin' tourna
A quelques jours de là.

L'potard me dit : « C'est renversant,
« J'crois qu'votre aventure est unique.
« Essayons d'un r'mèd' énergique :
« Donnez-lui des pastill's Vincent. »

IV.

J'en ach'tai pour huit francs dix sous,
D'ma femm' ça n'calma pas la toux :
En pneumoni' ça se changea
A quelques jours de là.

L'potard me dit : « C'est pas mortel :
« Pour combattre ce mal terrible
« Nous avons un r'mède infaillible :
« Qu'ell' prenn' des pastill's Géraudel. »

V.

J'en ach'tai pour dix francs dix sous,
D'ma femm' ça n'calma pas la toux :
Quand elle eut avalé tout ca,
La pauvre trépassa.

Le potard, en versant un pleur,
Me dit : « Des femm's c'était la crême. —
« En lui donnant rien, j'crois tout d'même
« Qu'on aurait évité c'malheur.

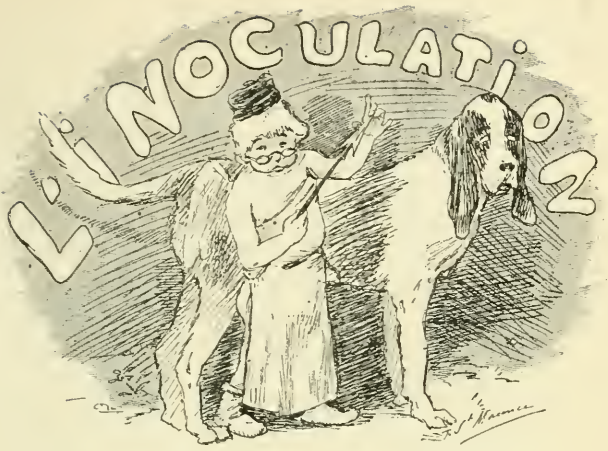
VI.

Je lui répondis : Mon garçon,
« Je sais qu'ce rhum' m'a coûté bon ;
« Mais, d'vant c'résultat désolant,
« J'regrett' pas mon argent! »

A Monsieur Lucien Gillet.

BROWN-SEQUARD

(L'INOCULATION)



Air de *Cadet-Rousselle*

—

I.

Brown-Sequard enfonçant Pasteur *bis.*
S'établit inoculateur; *bis.*
L'injection sous-cutanée
Vous enlèv' chaqu' fois une année.

Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

II.

Il vous inocul' du sang d'chien, *bis.*
Mais c'est égal, je rirais bien *bis.*
Si ça vous donnait leur manière
D'reconnaîtr' les gens par derrière;

Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

III.

On prend aussi, c'est folichon, *bis.*
Du sang de tout petit cochon; *bis.*
C't'animal n'est pas rar' sur terre,
Sans parler d'mon propriétaire.

Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

IV.

Bref, cette inoculation *bis.*
C'est la régénération; *bis.*
Plus de nature défaillante,
C'est ma petit' femm' qu'est contente!

Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

V.

Désormais on ne rira plus *bis.*
Quand, à quatre-vingts ans et plus, *bis.*
Un ami vous dira : « J espère
Que je vais être bientôt père. »

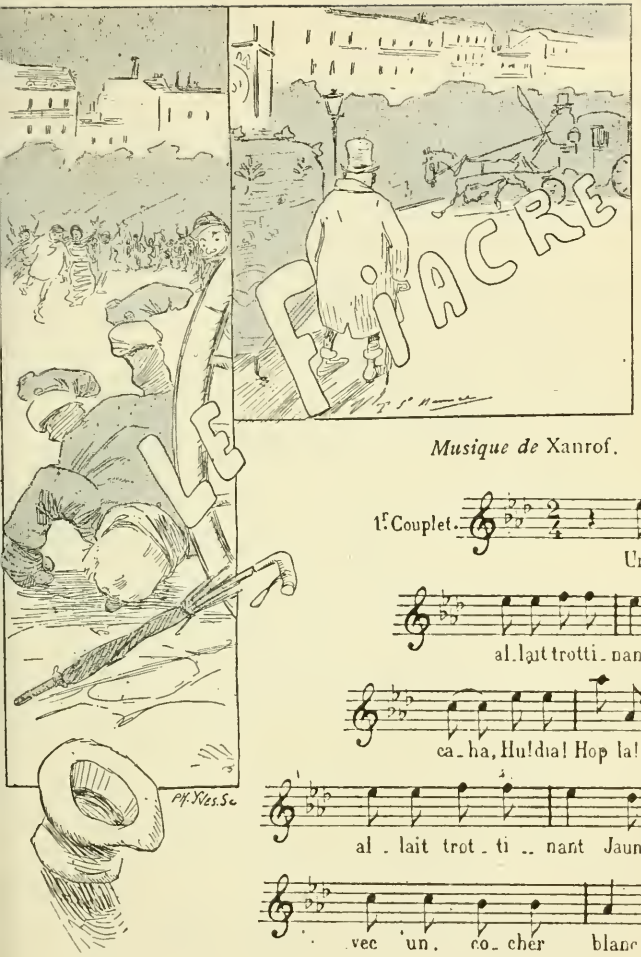
Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

VI.

Puisque ça fait vivre si vieux, *bis.*
Ce que l'gouvernement f'rait d'mieux *bis.*
S'rait — précaution salutaire, —
D'faire inoculer l'Ministère.

Ah! Monsieur Brown-Sequard
Est un grand savant dans son art.

A Mademoiselle Félicia **Mallet.**

LE FIACRE

Musique de Xanrof.

1f. Couplet.

Un fiacre

al. lait trotti. nant, Cahin,

ca. ha, Hu! dia! Hop la! Un fiacre

al . lait trot . ti .. nant Jaune a .

vec un. co. cher blanc.

II.

Derrièr' les stores baissés,
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Derrièr' les stores baissés,
On entendit des baisers.

III.

Puis un' voix disant : « Léon
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Puis un' voix disant : « Léon,
Tu m'fais mal, ôt' ton lorgnon! »

IV.

Un vieux Monsieur qui passait,
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Un vieux Monsieur qui passait,
S'écri' : « Mais on dirait qu'c'est

V.

Ma femm' dont j'entends la voix! »
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Ma femm' dont j'entends la voix! »
I' s'lanc' su' l' pavé en bois.

VI.

Mais i' gliss' su' l'sol mouillé,
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Mais i' gliss' su' l' sol mouillé;
Crac, il est escrabouillé!

VII.

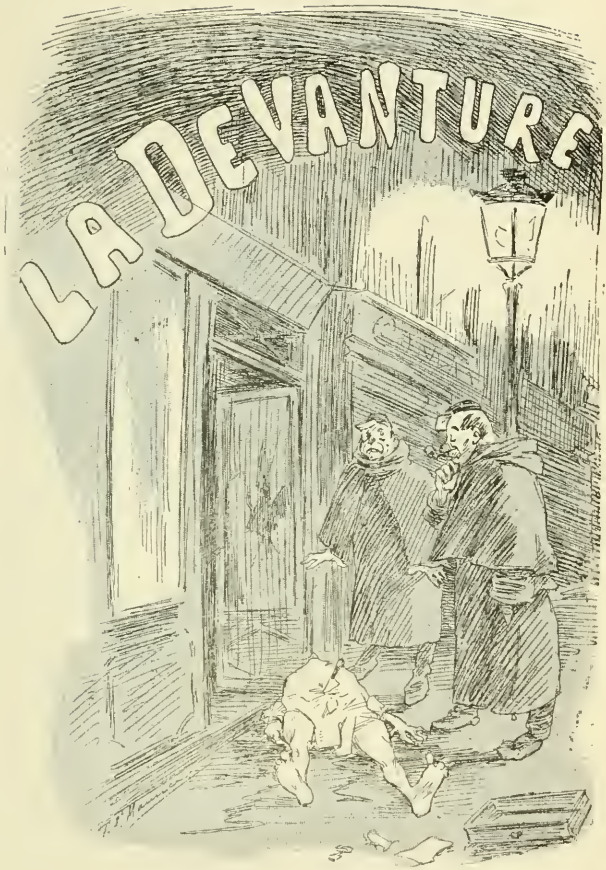
Du fiacre un' dam' sort et dit :
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là!
Du fiacre un' dam' sort et dit :
« Chouett', Léon, c'est mon mari!

VIII.

Y a plus besoin d'nous cacher!
Cahin, caha,
Hu' dia! Hop là;
Y a plus besoin d'nous cacher!...
Donn' donc cent sous au cocher! »

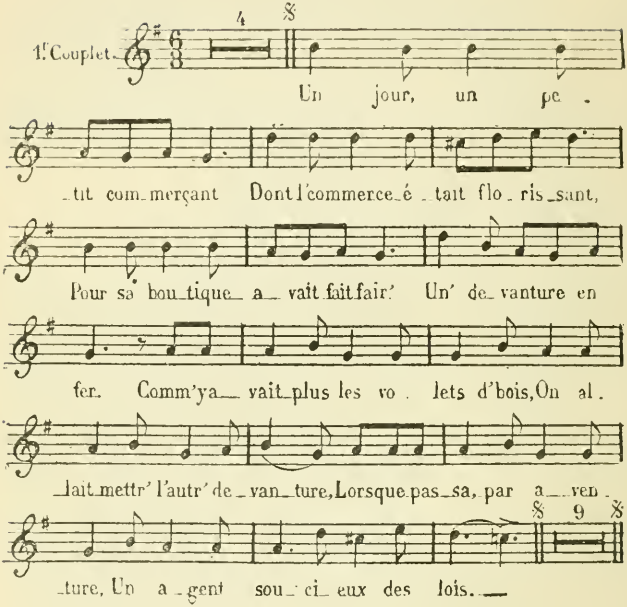
A Monsieur E. Bernau

LA DEVANTURE


LA DEVANTURE

LA DEVANTURE

Musique de Xanrof



II.

Il dit : « J' dress' contravention ;
Faut un' autorisation. »
Le commerçant fut, pour l'avoir,
Chez l'commissair', le soir.

L'commissair' dit : « Ça n'me r'gard' pas,
Quand il s'agit d'une devanture,
Faut un ord' de la Préfecture;
J' vous engage à y aller d' ce pas. »

III.

Le commerçant, l'lendemain matin,
S'étant mis sur son trente-et-un,
A la Préfectur' se rendit,
Sur le coup de midi.
On lui dit : « Ça n'nous r'garde pas;
Quand il s'agit d'un' devanture,
C'est l' Mair' qui donn' sa signature;
A la Mairie allez d'ce pas. »

IV.

Le commerçant, l'lend'main matin,
S'étant mis sur son trente-et-un,
Chez Monsieur le Mair' se rendit,
Sur le coup de midi.
Le Mair' dit : « Ça n'me r'garde pas;
Quand il s'agit d'un' devanture,
C'est question d'architecture;
A la voirie allez d'ce pas. »

V.

Le commerçant, l'lendemain matin,
S'étant mis sur son trente-et-un,
Chez l'Agent-voyer se rendit,
Sur le coup de midi.
L'Agent dit : « Ça n'me regarde pas,
Quand il s'agit d'une devanture,
La police a la procédure;
Chez l'Commissaire allez d'ce pas. »

VI.

L'homm', perplexe, rentra chez lui,
Mais des voleurs, pendant la nuit,
L'fir'nt passer de vie à trépas :
Ça l'tira d'embarras.

A Maurice de Thoren.

CENTENAIRE INTIME

(14 Juillet 1889.)

CENTENAIRE
INTIME

CENTENAIRE INTIME

—

I.

Par ordre du Gouvernement
Chacun doit, aujourd'hui Dimanche,
Pour s'amuser énormément,
Arborer sa chemise blanche;
Car, aujourdhui, voilà cent ans
Que la populace en guenille,
Au bruit des canons éclatants,
Fit son entrée à la Bastille.

II.

Notre peuple spirituel
Va donc célébrer avec pompe
Ce fait d'armes très-actuel,
En jouant des airs sur la trompe,
En faisant partir des pétards,
Ou bien en mettant, — ça décore, —
Entre deux lampions flambards,
Un drapeau neuf et tricolore.

III.

Revue à Longchamps; — grand discours
De Carnot; le populo beugle; —
Feux d'artifice pour les sourds
Et Marseillaise pour l'aveugle.

Musique de chambre, le soir
Dans les carrefours; — l'harmonie,
Comme des Chambres, sans espoir
En est sévèrement bannie.

IV.

A Notre-Dame, dans le chœur,
On va chanter, du bout des lèvres,
— Pour que ce soit plus loin du cœur, —
Un *Te Deum*. — Du pont de Sèvres,
La nuit, jusques à Charenton,
On illumine une flotille,
Et, dans un décor en carton,
Enfin, PRISE DE LA BASTILLE!

V.

Or je t'avouerai, mon cher cœur,
Que je voyais venir la fête
D'un œil froid, et, sinon moqueur,
D'une indifférence parfaite. —
Mais l'an dernier, ce même jour
De nos feux fut préliminaire?
Un an, c'est un siècle, en amour:
Fêtons donc notre centenaire;

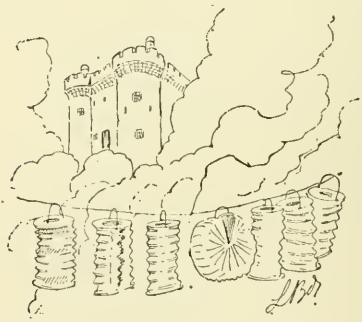
VI.

Quel plus beau décor pouvons-nous
Rêver que cette fête immense
Pour que je dise à tes genoux
Des mots doux comme une romance.

Pour t'arracher plus d'un sursaut
En comptant, — charmante revue, -
Les troupes fraîches à l'assaut
Desquelles mon désir se rue ?

VII.

Tels devant les palais royaux,
Aux reines, les sujets en joie
Souhaitent, serviteurs loyaux,
Des jours tissés d'or et de soie,
Sous ton balcon, le peuple gai
Dansera son bruyant quadrille
Pendant que je te montrerai
Comment on prend une Bastille



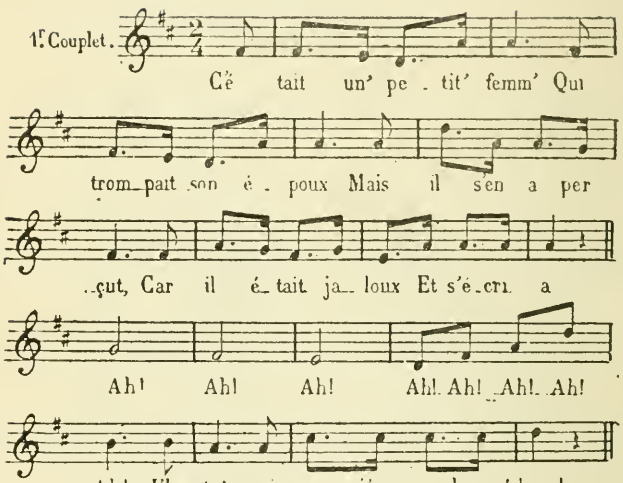
A William Ponty.

FLAGRANT DÉLIT

FLAGRANT DÉLIT

FLAGRANT DÉLIT

—

Air connu.

II.

Avec le Commissair' de polic' du quartier,
Ils s'en vont à l'hôtel, où la femm' du rentier
S'occupait à
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah
Mett' le diabl' dans son bénitier.

III.

Ils trouv'nt un' gross' patronne aux appas plantureux,
Et la prient poliment de les mener tous deux,
A la chambre à
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Coucher des pauvres amoureux.

IV.

Ils frappèr'nt par trois fois : l'amant s'interrompit
Et dit : « On a frappé! » — La dam' lui répondit :
« T'inquièt' donc pas!
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
C'est rien : c'est qu'ça craqu' dans l'bois d'lit. »

V.

L'Commissair' cri' très fort « Ouvrez au nom de la Loi! »
L'amant lui répondit sur un ton plein d'émoi :
« C'est que j'n'ai pas
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah Ah!
Mêm' l'ombr' d'un' feuill' de vign' sur moi. »

VI.

Mais quand ils fur'nt entrés, la patronn' pousse un cri
Ell' venait, ô douleur, de r'connaîtr' son mari
Dans cet homme à
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Poil qu'un' femm' app'lait son chéri.

VII.

Ell' s'assied, pour êtr' bien afin de s'trouver mal,
Pendant que l'Commissair' dressait procès-verbal,
Puis ell' lâcha
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
La bond' de son vas' lacrymal.

VIII.

Mais l'plaignant qui la r'luqu', dit d'un ton généreux;
« Messieurs, je retir' ma plaint', lâchez les amoureux »
Puis avec la
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Patronn' i' s' consolèr'nt tous deux.

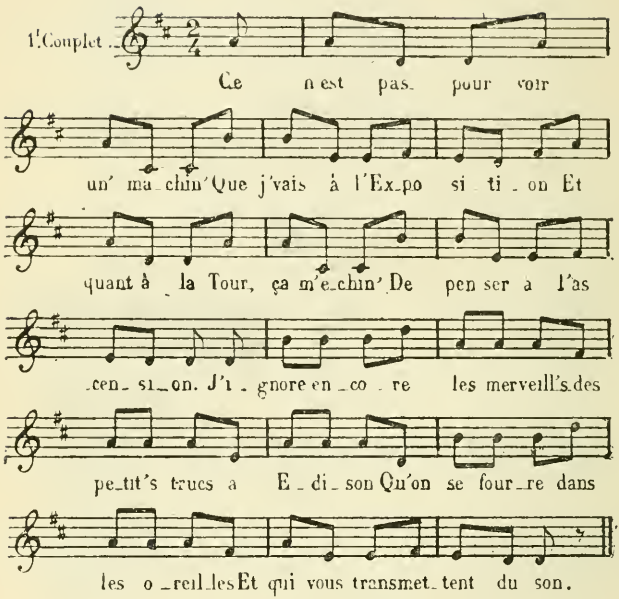
A Bertrand Millanvoye.

A L'EXPOSITION

RONDEAU

A L'EXPOSITION

—

Musique de Xanrof

II,

En un mot, je n'ai trouvé guère
Qu'un endroit digne d'examen;
C'est la fameuse ru' du Caire
Avec son public féminin.

Marcel Capy

Devant vous s'agite et circule
L'exposition du plaisir;
On songe à ce veinard d'Hercule
Dont la force égalait l'désir.

III.

A côté des fleurs exotiques.
Des créoles aux cheveux lourds,
Des Allemandes extatiques,
Des Anglaises aux chignons courts,

Voici la petite ouvrière
Méditant le refrain banal,
L'éternelle même prière
Qu'on lui glissa dans le canal;

IV.

Et la bourgeoise déjà mûre,
Dont les appas appétissants,
Eussent fait éclater l'armure
De la Pucelle d'Orléans;

La femme du monde indolente,
Et regardant de haut en bas,
De sa face à main insolente
Tout ce qu'elle ne comprend pas.

V.

Voilà le plaisir : la *chercheuse*
Dont l'œil offre à tous arrivants,
Cargaison pas chère et tricheuse,
Des ballons captifs captivants.

Saluez : avec sa famille,
— Tel un cygne avec des canards, —
Voici venir la jeune fille
Méprisant la poudre et les fards;

VI.

Tendre printemps plein de promesse
Et dot au chiffre captieux. —
Tout cela vaut bien une messe ?
Allons, voilà l'bonheur, Messieurs!

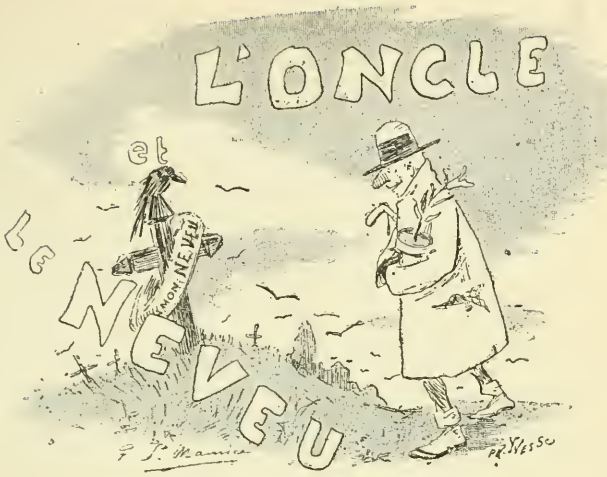
Choisissez, selon votre bourse,
Il y en a pour tous les prix;
Rapportez-en de votre course
A l'Exposition d'Paris.

VII.

D'autant que cette marchandise,
Attrait suprême et bien tentant,
Est la seule, — qu'on se le dise, —
Qui n' pai' pas de droits en sortant

A Monsieur Lordon

L'ONCLE ET LE NEVEU



Air de : *A Gennevilliers.*

—

I

Un jeune homm' malheureux comme un furoncle
Qui, dans Paris trimballait un sien oncle,
S' disait. « S'il meurt sans fair' de testament,
J'en hérit'rai, je suis son seul parent;
Tâchons de l'suicider... par accident. »

II.

L'fit traverser les boul'vards six fois d'suite
Espérant qu'un' voiture allant trop vite
N'pourrait s'empêcher d' lui passer su' l'corps,
Mais i' n' put lui fair', malgré ses efforts,
Ecraser qu'un doigt où y avait des cors.

III.

L'mèn' sur la Tour Eiffel un jour d'orage
Au moment où le tonnerr' faisait rage ;
Au lieu d' tuer l'oncle, l'électricité
L'guérit avec un' grand' rapidité
D'un *rhumatiss'* qu'il avait dans l'côté.

IV.

Par un canich' lui fait faire un' morsure.
S'disant : « Il a la rag', c'est un' mort sûre. »
Mais l'oncle, n'étant pas dissipateur
Refusa de s'fair' soigner par Pasteur —
Ce qui fait qu'il en fut quitt' pour la peur.

V.

En vain l'neveu essai' du poison même,
Car l'oncle était sobre comme un carême,
Et, d'vinant sans dout' son intention,
N'mangea qu'un œuf à l'Exposition ;
Aussi n'eut-il qu'une indigestion.

VI.

Le mèn' dans un' bagarr' électorale ;
Mais en entrant, c'est lui qui r'çoit un' balle ;
Il est mort du coup qu'ça lui a donné ;
Par suit' de c't' évèn'ment inopiné,
C'est l'oncle qu'hérita d' l'infortuné.

A M. Nouveau.

CONCURRENCE

CONCURRENCE

Air de : *l'Amabilité parisienne*.

—

I.

Dans un' ru' peu passagère,
Un épicier qui faisait
Péniblement son affaire,
Triste et seul s'abrutissait ;
Pris d'une idé' saugrenue,
Un autre épicier, un soir,
Ouvrit, dans la même rue,
Sa boutiqu' sur l'aut' trottoir.

II.

Pour ret'nir sa clientèle,
L'premier, — qu'était un malin, —
Augment' sa boutiqu' d'une aile
Et la fait r'peindr' le lend'main.
L' second — jeune et plein d'audace, —
Fait poser immédiat'ment,
Un' belle marquise et un' glace,
Afin d'attirer l'client.

III.

Après s'êtr' creusé' la tête
L'premier, — qu'était un malin, —
Ouvrit, ça n'était pas bête,
Un comptoir de marchand d'vin.
L'second — jeune et plein d'audace —
Adjoignit à son métier,
Comme il avait un peu d' place
Un p'tit fonds de charcutier.

IV.

Voulant triompher quand même
L'premier, — qu'était un malin, —
Exposa, changeant d'système
De beaux jambons d'outre-Rhin.

L' second, — jeune et plein d'audace —
Fit annoncer sur-le-champ
Des bouteill's de bièr' d'Alsace,
Dans un langage touchant.

V.

Jurant de ne pas se rendre,
L' premier, -- qu'était un malin, —
A perte, se mit à vendre
Du vin feint qu'il disait fin.
L' second, — jeune et plein d'audace, —
Offrit des liqueurs pour rien
En se disant : « Sur la masse
Je m'rattrap'rai toujours bien. »

VI.

A c' commerce fantastique
L'premier, — qu'était un malin, —
Obligé d'fermer boutique
Fit faillite un beau matin.

L' second, — jeune et plein d'audace, —
D'ses commanditair's pleuré
S'enfuit, et, par contumace,
En banqu'rout' fut déclaré.

A Monsieur Collet.

A LA GALETTE

Air de : *A la Villette.*

I.

Tout en haut d'Montmartre et d'Paris,
Au nez des pélerins surpris
On s'amus' chaqu' dimanche et fête,
A la Galette.

II.

C'est le refug' de la candeur,
Plutôt qu' d'aller au Sacré-Cœur,
Mamans, conduisez vot' fillette
A la Galette.

III.

C'est un spectacle édifiant
Qu' d'y voir le manèg' d'un amant :
Un cœur prend mieux qu'une allumette
A la Galette.

IV.

Un Municipal très-moral
Empêch' les habitué's du bal
De l'ver la jamb'... plus haut qu' la tête
A la Galette.

V.

Y a des points d'vue intéressants
Mais j'crois qu'les plus éblouissants,
Sont ceux qu'on peut voir sans lorgnette
A la Galette.

VI.

L'on y voit trois moulins à vent
Dont les ail's tournent moins souvent
Que l'petit cœur d'un' gigolette
A la Galette.

VII.

Il y a des femm's pour tous les goûts,
Aux cheveux blonds, châtains et roux;
Mais c' qui manqu', c'est d' la femme honnête,
A la Galette.

VIII.

Y a des r'présentants d'plus d'un art,
Et l'on recueill' pour la plupart
Les habitués d'la p'tit' Roquette
A la Galette.

A Monsieur Aug. Joigneaux.

FIN DE SESSION

Air de : *Bon voyage, cher Dumollet,*

I.

Les députés sont enfin en vacance
Et nos cinq cents soixante potentats
Depuis cinq ans ont tant fait pour la France
Qu'on n'en peut pas compter les résultats :

Bon voyage
Chers députés,
Votre départ nous plaît et nous soulage,
Bon voyage
Chers députés,
Courez après vos popularités.

II.

Tous, méprisant l'oisiveté bien due
Depuis déjà longtemps à leurs labeurs,
Sachant que sans eux la France est perdue,
Vont retourner devant les électeurs :

au Refrain

III.

Pour la grrrande campagne électorale
Les uns, déjà préparant leurs discours,
Vont fréquenter les dames de la Halle
Trouvant commun le langage des cours :

au Refrain

IV.

Ou cherchant des moyens irrésistibles,
Préconisés par Monsieur Andrieux,
D'autres comparent les effets terribles
Des revolvers Galand et Lefaucheux :

au Refrain

V.

Se méfiant des mœurs parlementaires
Les candidats, pour se mettre à hauteur,
Vont être enfin, précaution dernière,
Inoculés à l'Institut Pasteur :

au Refrain

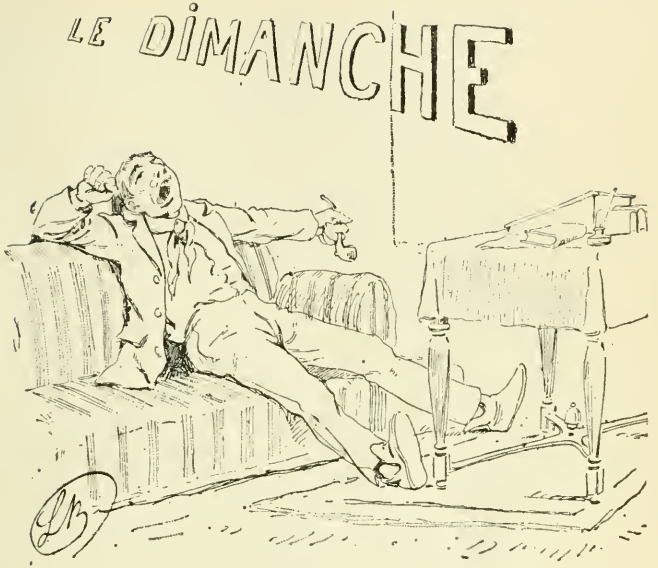
VI.

Beaucoup, pourtant malgré ces sacrifices,
Seront lâchés et renvoyés chez eux,
Nous nommerons, toujours aussi novices,
D'autres malins, — qui ne vaudront pas mieux.

au Refrain

A Monsieur **Bombled**.

LE DIMANCHE



1.

D'abord, le Dimanche m'embête :
Quand j'étais petit, tout petit,
Pour me mett' dans mes habits d'fête
A sept heur's on m'sortait du lit ;
J'allais chez des gens respectables
Qu'fallait qu'j'amuse en récitant
Des monologues ou des fables.
Oh là là ! quel jour embêtant !

II.

L' sam'di, — comm' les aut' jours — je veille,
L' Dimanch' matin j'veux sommeiller;
Mais un murmure me réveille
Et m'arrache à mon oreiller,
C'est un voisin qui se prépare,
Bousculant sa femm', répétant :
« Nous n'arriv'rons pas à la gare! »
Oh là là! quel jour embêtant!

III.

Moi, j'm'en moqu', du plaisir champêtre.
Voir des arbres? — J'ai mon voisin
D'en fac' qu'a des fleurs à sa f'nêtre.
Dîner sur l'herbe? — c'est malsain;
Un parfum bizarre vous hante,
On tache son pantalon blanc,
On rat' le train d'minuit cinquante ;
Oh là là! quel jour embêtant!

IV.

Sortir? — Dehors, c'est un' cohue
De gens de tous les acabits;
On a bien balayé la rue,
Ils ont mis leurs plus beaux habits.
Tout a l'air extraordinaire,
On n'ouvre que chez l' débitant
De vins et chez le commissaire;
Oh là là! quel jour embêtant!

V.

Quoi faire? Aller dans les théâtres
Revoir ce qu'on a vu vingt fois?
Aller chez des gens peu folâtres
Fair' cinq heures de *rams* à trois?
Et dîner? On s'embête en ville,
On dîne mal au restaurant
Et plus mal à son domicile:
Oh là là! quel jour embêtant!

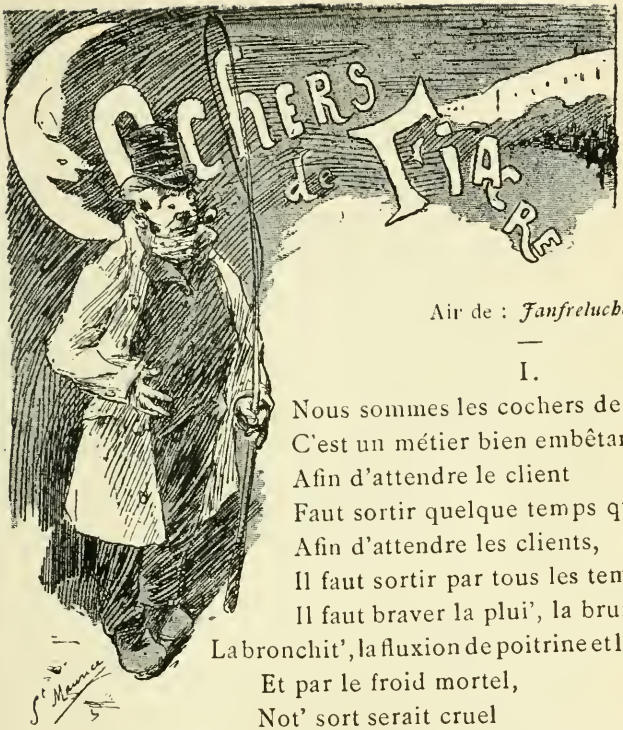
VI.

Enfin, dans ce jour insipide
Tout subit l'endimanchement;
Le ciel même est d'un bleu stupide
Qu'on n'lui voit pas ordinair'ment; —

Aussi, méprisant la migraine,
J'travaill', — mais comm' c'est éreintant,
Je m'repos' le reste d' la s'maine.
Oh là là! quel jour embêtant.

A G. Lavaill.

LES COCHERS



Air de : *Fanfreluche.*

I.

Nous sommes les cochers de place,
C'est un métier bien embêtant:
Afin d'attendre le client
Faut sortir quelque temps qu'il fasse.
Afin d'attendre les clients,
Il faut sortir par tous les temps.
Il faut braver la plui', la brume,
La bronchit', la fluxion de poitrine et l'rhume,
Et par le froid mortel,
Not' sort serait cruel
Sans l'mêlé-cass' et Monsieur Géraudel. } bis

II.

Tantôt c'est des pièc's qu'on a r'çues
Pour vingt francs, qui val'nt pas deux sous;
Tantôt on attend des filous
D'vant des maisons à deux issues;

Tantôt on attend des filous
Qui nous fich'nt mêm' pas nos trent' sous. —
Et bien souvent, la nuit venue,
Nous n'avons eu comme cliente qu'une grue
Qui, loin de nous payer,
A l' toupet d' nous prier
D' l'emm'ner chez nous et d'y offrir à souper.

bis

III.

Tantôt c'est un jaloux qui trouve
Que cocott' march' trop lentement;
Tantôt c'est quelque jeune amant
Accompagné d'une dame qu'il couve;
Tantôt c'est quelque jeune amant
Qui nous pai' généreusement ;
Et qui nous fait, d'un' lente allure,
Prom'ner au Bois sous l'ombreuse et verte ramure;
Mais, quand le couple sort,
I's s'sont assis si fort
Qu'on s'aperçoit qu'ils ont cassé un r'ssort.

bis

IV.

Tantôt on fait toute une histoire
Pour un vieux bonhomme écrasé;
Mais il n'aurait rien eu d'cassé
S'il était resté su' l'*trottoire*;
Si d'vant nous il ne fût passé
Nous ne l'eussions écrasé;

D'autres qui trouv'nt la vi' cruelle
Sur nos coussins font sauter l'peu qu'ils ont d'cervelle
Sans compter qu'ça salit,
Ils s'raient, sans contredit,
Bien plus tranquill's pour fair' ça dans leur lit.

bis

V.

Quand on n'allum' pas sa lanterne,
Ou quand on prend trop d'voyageurs,
Les sergos, comme des ang's vengeurs
Nous fich'nt dedans d'un air paterne.
Les ch'vaux, quand y a trop d'voyageurs
Ont les bons sergos comm' vengeurs.
Quand un'réponse a l'don d'déplaire
A qué'qu'vieux pot, on nous envoie à la Fourrière
Vrai ! y a des jours où l'on
Comprend que Collignon
A son client ait fichu-z-un sal' gnon !

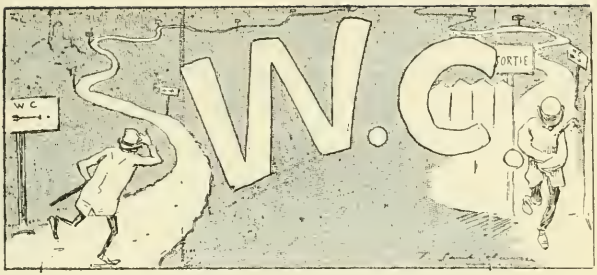
bis

VI.

Mais nous avons notre revanche
Les jours de R'vue et de Grand-Prix ;
Et pour un' cours' nous d'mandons l'prix
Qu'vaut not'cheval gras comme un' planche.
Les jours de R'vue et de Grand-Prix,
Nous augmentons un peu nos prix.
Et s'il fallait qu'on nous enlève
Ces deux jours-là, nous aimons mieux nous [mettre en grève;] *bis*
Nous pourrons longtemps t'nir,
Car, pour vaincre ou mourir,
Nous mangerons nos ch'vaux pour nous nourrir.

A mon ami Robert **Charlie.**

W. C.



Air de : *Amabilité Parisienne*

—

I.

Étant d'puis la matinée
Dedans l'Exposition,
J' fus, vers la fin d' la journée,
Pris d'indisposition.
Je cherchai d'un œil avide
Un p'tit coin sombre et discret,
Où je puss' d'un pas rapide,
Aller déposer mon s'cret.

II.

Heureus'ment je vois un' flèche,
Dans l'endroit où ça m'conduit
On débitait d' la bièr' fraîche,
Et c'était mêm' pas gratuit.
Ma course investigatrice
Recommence à pas pressants,
J'vois un' flèche indicatrice,
Tourné' dans un autre sens...

III.

Et j'arrive au Decauville;
La machin', voyez l'tableau,
Allusion incivile,
Était en train d'fair' de l'eau.
Je reprends ma course folle,
Trouvant ça pas folichon;
J'vois un' flèche : — aussitôt j'vole,
M' tordant comme un tir'-bouchon:

IV.

Dans un' petit' salle où j'entre,
J'vois des gens, pour s'fich' de moi,
Qui se tortillaient le ventre;
Je ressors tout en émoi.
Soudain, j'vois la baraqu' bleue
Que j'cherchais depuis longtemps;
Un tas d'dam's faisaient la queue;
Je m' mets derrière et j'attends.

V.

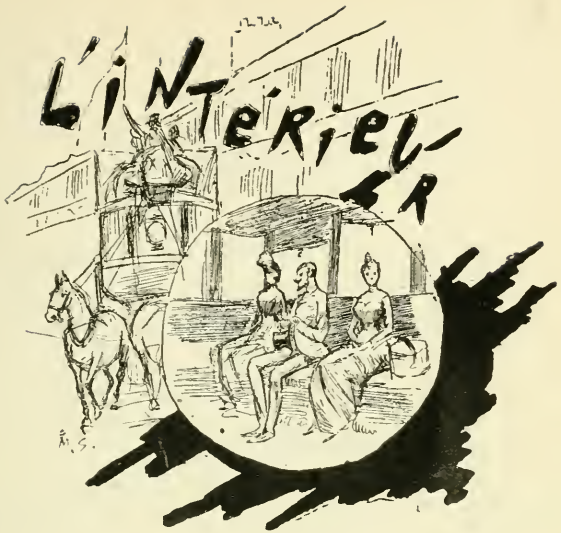
Au bout d'une heure, — autre drame, —
Pour entrer j'offr' mon écot;
On m'dit : « Ici, c'est pour dame. »
On aurait pu l'dir' plus tôt!
J'reprends ma course insensée,
Un poteau s'offre à mes yeux;
J'suis, rapid' comm' la pensée,
L'chemin, en r'merciant les Cieux.

VI.

Enfin j'vois l'objet d'ma r'cherche ;
Mais, — ô stupéfaction ! —
J'étais, en suivant la flèche,
Sorti d' l'Exposition.

A M. G. E. Daudet

L'INTÉRIEUR



I.

Même lorsque j'ai du quibus,
(C'est très-rare, mais, d'aventure...)
J'aime mieux prendre l'omnibus
Que de m'offrir une voiture.

II.

Vous croyez peut-être que c'est
Pour monter sur l'impériale,
Où l'on cause, où le voisin sait
Les potins de la Capitale?

III.

D'où l'on plonge un œil indiscret
Dans l'ombre des rez-de-chaussée,
Et d'où l'on surprend le secret
Des gens, derrière la croisée?

IV.

D'où l'on domine le niveau
Des huissiers, des sergents de ville
Des dames « *qu'on dirait du veau* »,
De la populace imbécile?

V.

Du tout. — Ce qui fait mon bonheur
C'est ce lieu paradisiaque
Qu'on appelle l'intérieur,
Où le conducteur vous encaque,

VI.

Où vous vous trouvez, au hasard,
Près d'une brune ou d'une blonde,
Ou fraîche, ou couverte de fard,
Ou bourgeoise, ou du demi-monde.

VII.

Où ce sont des odeurs de chair,
Des frôlements d'étoffes fines,
Et des parfums qui coûtent cher,
Humés au rythme des poitrines;

VIII.

Où, sur la nuque des cous blancs,
On voit l'or des cheveux qui frise,
Où l'on sent des contacts troublants,
Dont la continuité grise;

IX.

On rêve au ciel de Mahomet,
On excuse la bigamie, —
Et parfois on se compromet
Par un détail d'anatomie.

A M. P. Delcourt.

AMABILITÉ PARISIENNE

(IMPRESSIONS D'UN PROVINCIAL)

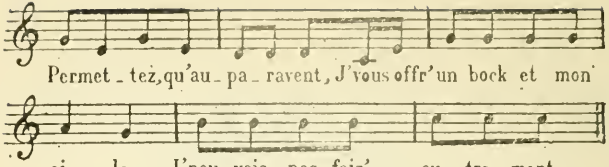
AMABILITÉ PARISIENNE

IMPRESSIONS D'UN PROVINCIAL !!!!!

Musique de Xanrof.

1.er Couplet.

Mon_sieur, me dit un' jeun' fille Qu'j'avais r'luqué' su'l'boul'vard Vnez chez moi, je s'rai gen_tille. C'é_tait ai_mabl' de sa part. J'lui ré_pon_dis: Mad' moi_sel_le,



II.

Nous arrivons dans sa chambre,
La voilà qu'e 's'met du fard.
Qu'ell' s'arrose avec de l'ambre ; --
C'était aimabl' de sa part.
Je m'dis voyant qu'e's'parfume ;
« Faut que j'sent' bon égal'ment »
J tir' ma bouffarde et j'la fume. —
J'pouvais pas faire autrement.

III.

Tout en m'contant son histoire,
E'n'garda, — il était tard, —
Qu'sa ch'mise et ses bas d'soie noire ; —
C'était aimabl' de sa part.
Quand, dans c' costum' je l'ai vue,
J'ai compris immédiat'ment
Tout c'que peut soul'ver un'grue ; —
J'pouvais pas fair' autrement.

IV.

.....
.....
.....
C'était aimabl' de sa part.

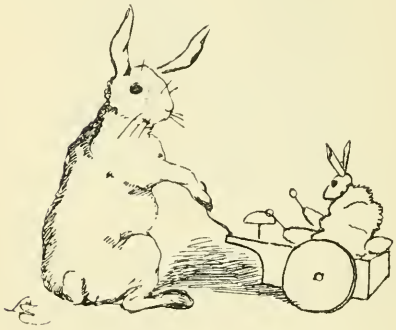
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
J'pouvais pas faire autrement.

V.

L'matin, vers la dixième heure,
La bonne m'apporte un quart
De café, avec du beurre ; —
C'était aimabl' de sa part.
Pour cett' idé' méritoire,
J'y ai donné, très largement,
Deux gros sous pour son pourboire, —
J'pouvais pas faire autrement.

VI.

L'autre à moitié endormie
Dit, m'voyant sur mon départ :
« N'oubli' pas ta p'tite amie ? » —
C'était aimabl' de sa part.
J'l'embrassai, fallait que j'parte ;
Mais j'y enverrai certain'ment,
Pour le jour de l'an, ma carte, —
Je n'peux pas faire autrement.



Au Docteur **Gaudichier**.
(pour qu'il me fasse changer d'avis.)

LES MÉDECINS

Air : *Fanfan-la-Tulipe*
Ou : *Boira qui voudra, larirette,*
Paiera qui pourra, larira.

—

I.

Nous sommes la Providence
Des gens malad's et pas sains;
Nous sommes des puits d' science;
En un mot, les médecins.

Pour soigner une maladie,
Faut d'abord savoir le latin;
On n' peut sans latin,
Le fait est certain,
Secourir,
Découvrir
C' qui r'médie;
Pour soigner une maladie
Faut d'abord savoir le latin.

II.

Dans un corps qu'on n'connaît guères
Mettr' des drogu's qu'on n'connaît pas,
S'en faire des rent's viagères,
C'est un métier plein d'appas; *au Refr.*

III.

C' que l'vulgaire appelle un rhume,
Nous le nommons *coryza.*
Un r'mèd' vaudrait mieux, j' présume,
Mais un nom, c'est toujours ça. *au Refr.*

IV.

Nous savons traiter la peste
— Qu'on n'a plus depuis longtemps. —
Mais nous ne pouvons, du reste,
Soulager d'un mal de dents. *au Refr.*

V.

Notre ordonnance, — un' charade, —
N' manqu' jamais de fair' du bien,
Quand ça n'est pas au malade,
C'est à son pharmacien. *au Refr.*

VI.

Si l' malade a l'ineptie
Malgré nos soins, de mourir,
On r'connaît, à l'autopsie,
Comment on eût pu l' guérir. *au Refr.*

VII.

Notre pouvoir, quoiqu'on dise,
Est éternellement fort,
Comme l'humaine bêtise,
Et la douleur, et la mort. *au Refr.*

A Georges Woitier.

BALLADE DES MICHÉS

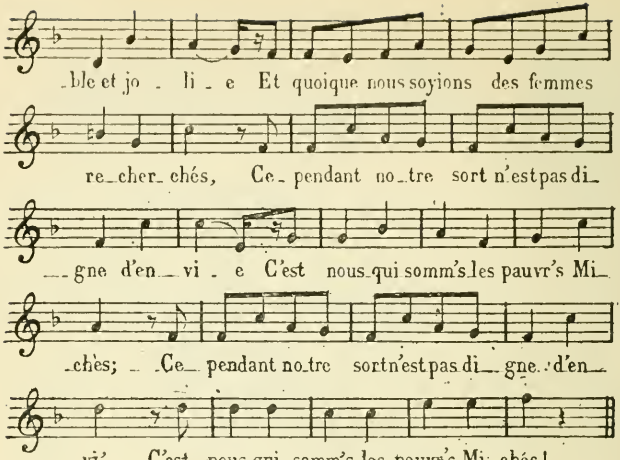
BALLADE DES MICHÉE

Musique de Jean Varney

Allegretto.

1er Couplet.

On a sur tous les tons cé_lé_bré la co_cot_te On a van_té son chic su_prême et sa beau_té, Mais il faut l'a_vou_er ce_lui qui pai' la no_te A son tour a bien quelque droit d'ê_tre chan_té. C'est nous qui la fai_sons_a_do_ra_


ble et jo - li - e Et quoique nous soyions des femmes
re-cher-chés, Ce- pendant no-tre sort n'est pas di-
-gne d'en-vi - e C'est nous qui somm's les pauvr's Mi-
-chès; Ce- pendant no-tre sort n'est pas di-gne d'en-
-vi' C'est nous qui somm's les pauvr's Mi-chés !

II.

Le passant, qui nous voit au bras ces demoiselles,
Lorgne, l'œil allumé, leurs appas plantureux;
Le fard et le gaz les faisant paraître belles,
Il croit que nous avons c'qu'il faut pour être heureux;
Mais il faut voir ces têt's après l'démaquillage,
Comme des épis mûrs les appas sont couchés;
C'est effrayant c'qu'il y a d'surprise au déballage, } *bis*
C'est nous qui somm's les pauv's michés!

III.

Notre femme, après tout, est mieux que nos maîtresses,
Mais, bourgeoise pudique, elle se prête peu
Aux curiosités de savantes caresses,
Et nous sert l'éternel et fade pot-au-feu;

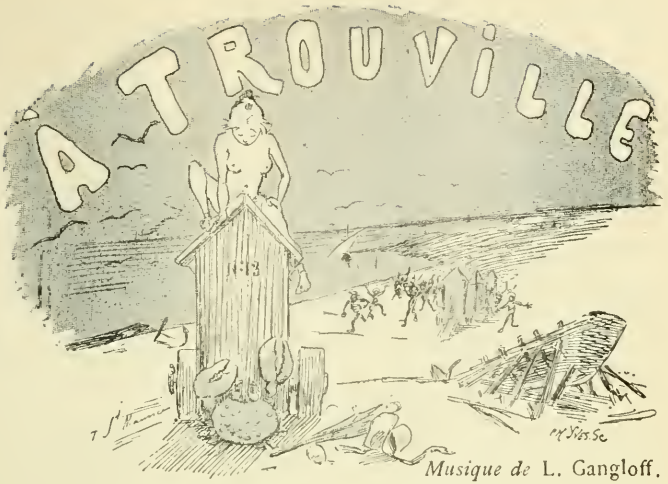
C'est pourquoi, préférant l'illégitime joie,
Nous espérons trouver des plaisirs recherchés
Chez la fille, plus bête et plus grasse qu'une oie ; } *bis*
C'est nous qui somm's les pauv's michés. }

IV.

Eh bien, ça n'est pas ça : la maîtresse payée
Que nous reconduisons, le soir après minuit,
Qui nous avait charmés par sa mine éveillée,
Devient lasse et maussade en se mettant au lit ;
Et, quand nous en exigeons pour notre galette,
Ainsi qu'à certains jeux, tous les coups sont trichés,
Et souvent, nous regrettons notre coup de tête ; } *bis*
C'est nous qui somm's les pauv's michés. }

A Monsieur Georges Cain.

A TROUVILLE



Musique de L. Gangloff.

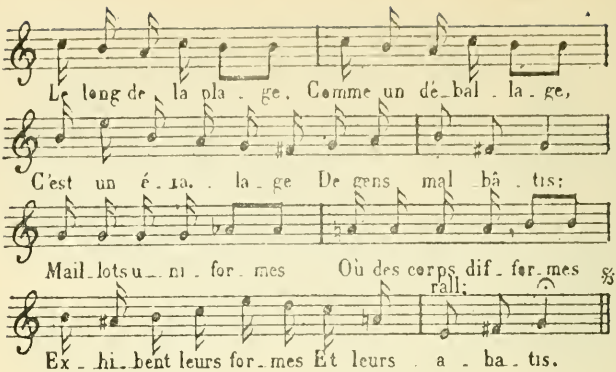
Allegretto.

1.er Couplet.

Sous la bri_se frai_che, Fi_lant comme flè_che,
Des ba_teaux de pê_che Pas_sent au loin_tain,
Les bai_gneurs bar_bo_tent, Les va_gues cla_po_tent,
Les da mes ja_bo_tent, C'est l'heu_re du bain. - sou ve_nir.

Pour les coup.

Pour finir.



II.

Un monsieur obèse
Sèche sur sa chaise,
Et son ventre à l'aise
S'étale au soleil ;
Une vieille dame
Surgit d'une lame,
Maigre comme une âme
Et le nez vermeil.

Dans la mer bavante
Qui fuit d'épouvante,
La foule mouvante
Des baigneurs s'ébat;
On voit leur chair luire,
On entend leur rire
Quand l'un d'eux chavire
Ou qu'un flot s'abat.

III.

Construisant en sable
Un fort périssable,
La troupe haïssable
Des enfants criants;
Puis, sous les ombrelles,
Les beaux vers les belles
Braquant leurs jumelles
Aux gros yeux brillants,

Loin des gens honnêtes
Vont des blondinettes
Pêchant des crevettes
Et des amoureux ;
Et leur jambe exquise
Fait, nue et bien prise,
Rougir dans l'eau grise
Les crabes peureux.

IV.

Mais la nuit est proche,
Du bord on s'approche ;
On entend la cloche
Des hôtels sonner ;
La baigneuse rose,
Sa maman morose,
Les gens à la pose,
Tout s'en va dîner.

Sur le ciel limpide,
Un vapeur, rapide,
Fuit au lointain vide ;
Sans se désunir,
Flotte sa fumée : —
Ainsi de l'aimée,
Sur l'âme calmée,
Flotte un souvenir.

A l'ami Charpentier.

LES ÉTUDIANTS

I.

Nous sommes les Etudiants,
Epatant de nos cris bruyants
Le bourgeois dolycocéphale.
S'il est des dames par ici,
Qu'elles n'écoutent pas ceci,
Notre muse n'est pas vestale.
Aux prud'hommes épouvantés
De nos refrains trop effrontés,
On répond : « Zut à la morale »

II.

Notre fine moustache en croc
A déjà fait plus d'un accroc
Dans un cœur jeune et peu sévère ;
Nos juvéniles appétits
Sèment le quartier de petits
Qui ne connaissent pas leur père,
Et nous répétons triomphants :
« On dit qu'il n'y a plus d'enfants,
« C'est pour cela qu'il faut en faire. »

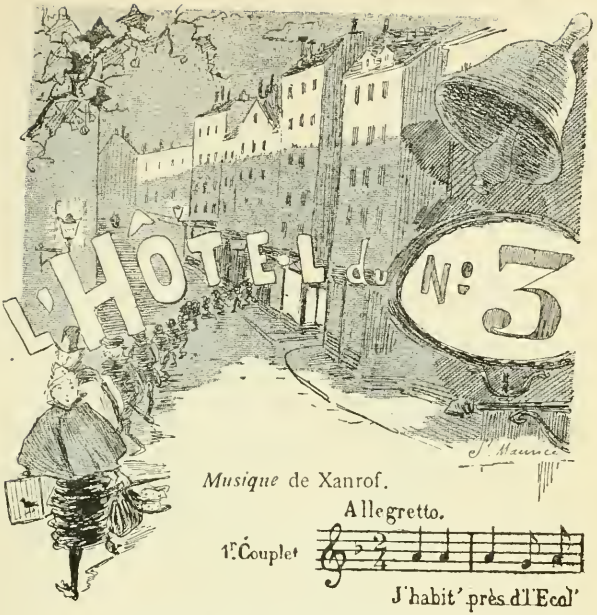
III.

Nous logeons haut : *Sursum corda !*
Mais l'Éternel nous accorda
Heureusement la jambe leste ;
Et, quant à notre mobilier,
S'il est quelquefois singulier,
Il est, du moins, toujours modeste ;
Qu'importe, pourvu que la nuit,
Pour nous tenir chaud dans le lit
Nous ayions un drap, — et le reste.

IV.

Nos braves pères, espérant
En un avenir fulgurant
Tout plein de belles destinées
Subventionnent nos travaux
Et nous font emplir nos cerveaux
Pendant de huit à dix années,
Et nous professerons plus tard
Le droit, le grec, — ou le billard
Dans les provinces étonnées.

A Eugène Guénin.

L'HÔTEL DU N° 3

Musique de Xanrof.

Allegretto.

1er Couplet

J'habit' près d'l'Ecol'

de Méd'ci ne. Au pre_mier, tout comme

un bour_geois Un' de_meur' ma_gni_

fiqu' di_vi ne, A l'hô_tel du nu_mé_ro

trois A l'hô tel du nu_mé_ro trois.

II.

Il y a, pour que tous aient leurs aises,
Des lits d'fer et des lits en bois,
Et de tout's les sort's de punaises
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

III.

Les draps sont grands comm' des serviettes ;
Il n'y a qu'un seul modèle, je crois,
Et c'est l'chien qui lav' les assiettes
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

IV.

Notre potag' roul' dans ses vagues
Tant de cheveux que chaque mois
Les clients s'en font faire des bagues,
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

V.

On y soign' parfait'ment vot' chambre
On la balai' mêm' quelquefois;
Et ça n'sent ni l'Lubin, ni l'ambre,
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

VI.

Une douc' fraternité règne,
Les voisins y sont très-courtois,
Et nous avons tous le mêm' peigne
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

VII.

La maison s'rait des plus tranquilles,
Si l'on n'jouait pas du hautbois,
Du cor et d'un tas d'ustensiles,
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

VIII.

La bonn' n'est pas un' très-bell' fille ;
Mais nous n'tenons pas au minois :
On lui fait la cour en famille
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

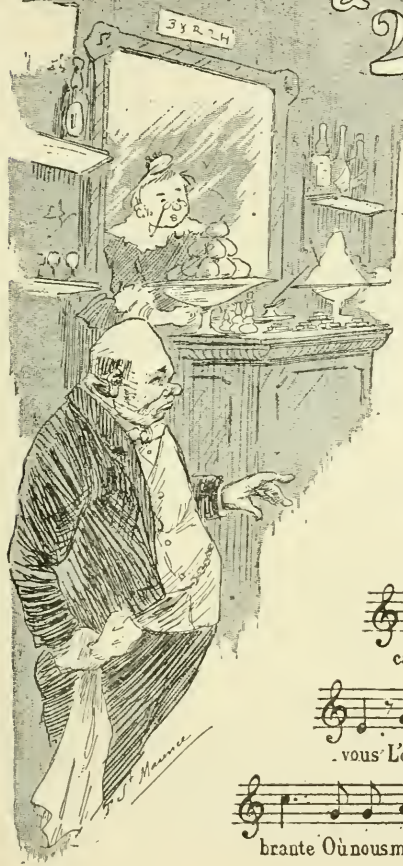
IX.

Comm' c'est pas d'l'or qu'not' bourse enferme,
Et qu'nous somm's souvent aux abois
Y a plus personn' la veill' du terme,
A l'hôtel du numéro trois. (*bis*)

A l'ami Bourgeois.

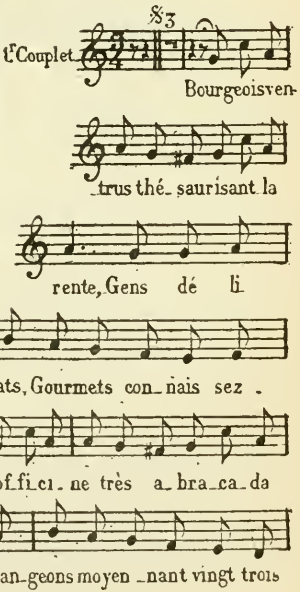
LES
RESTAURANTS
à 23 Sous

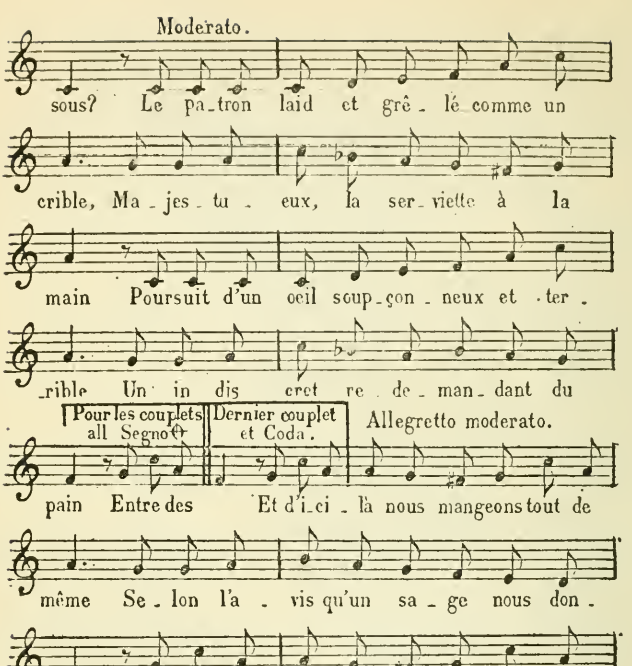
RESTAURANTS à 23 Sous



RONDEAU

Musique de J. Varney.





II.

Entre des fleurs et du sucre, à la caisse,
Se tient Madame, un peu haute en couleur,
Dont le menton double et luisant de graisse,
Fait supposer qu'elle déjeune ailleurs.

Le seul garçon, blême, chauve et très-sale,
Apporte en tas, l'un sur l'autre, les plats;
Comme on le hèle aux deux bouts de la salle,
Pour ne froisser personne il n'y va pas.

III.

Vous obtenez enfin votre pitance
Dans une assiette épaisse comme un doigt ;
La vaisselle manque un peu d'élégance,
Mais, en revanche, est sale, — et ça se voit.
Vous allez boire ? — Essuyez votre verre
Où du garçon le doigt gras est tracé ;
Enlevez-en la crasse et la poussière,
Et choisissez un endroit pas cassé.

IV.

Buvez enfin, mais non pas sans prudence,
Car le nectar qu'on donne à vingt-trois sous
Par son nom seul rappelle l'abondance :
Vous sortirez malades, mais pas saoûls.
Mangez : voici des plats hétéroclites
Chacun avec surprise, S, G, D, G :
Un jeton d'os parmi vos pommes frites,
Et dans votre œuf frais un poulet âgé.

V.

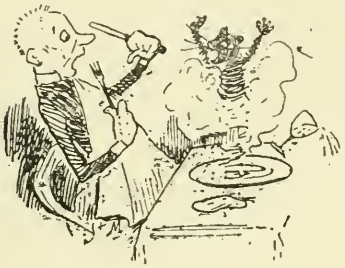
Puis un beefsteack, nerveux quoique anémique,
Contre lequel s'ébrèche le couteau;
Vous le laissez après un siège épique :
Le lendemain on le sert de nouveau.
Soigneusement visitez les salades
Que l'on vous sert, avant de les manger,
Pour en ôter les limaces malades
Que, sans doute, on craignit de déranger.

VI.

C'est le dessert : le garçon plus rapide
Porte avec soin le café noir qui bout,
Et fait penser à l'amalgame humide
Qu'était le thé de Madame Gibou.
Dire qu'un jour, quand nous serons moins jeunes,
Quand nous aurons des ventres d'impotents,
Nous pleurerons nos restaurants de jeûnes,
Nos estomacs et nos dents de vingt ans!

VII.

Et d'ici là, nous mangeons tout de même,
Selon l'avis qu'un sage nous donna : —
Quand on n'a pas le Véfour que l'on aime,
Il faut aimer le *Vingt-trois sous* qu'on a.

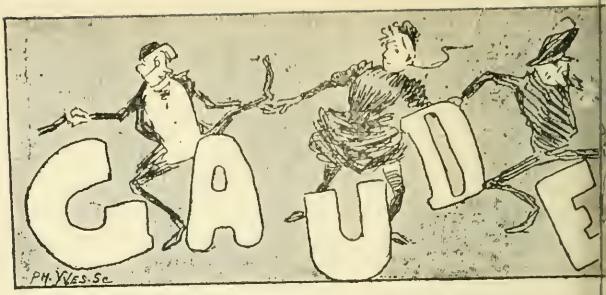


A mon ami Georges Richard.

GAUDEAMUS

(Dit au Banquet de *l'Association des Étudiants*)

5.



I.

Gaudeamus ! — Quelques années
Nous avons droit de rire encor :
Après notre jeunesse d'or
Viendront les luttes acharnées;
Pour nous être trop amusés,
Demain nous ferons pénitence
Et deviendrons gens d'importance,
Des bourgeois, des hommes posés.

II.

Faisons damner notre portière ;
Gais le matin et gris le soir,
Faisons l'éternel désespoir
Des voisins d'humeur casanière ; —
Demain, d'une robe vêtus,
Très-graves, devant la justice
Nous plaiderons contre le vice,
Et nous défendrons les vertus.

III.

Des plaisirs parcourons la gamme;
A nous les Halles et Bullier,
A nous le doux et blanc collier
Que forment les bras de la femme ! —
Demain, parlant au nom de l'art
Médical, nous dirons : « C'est grave,
« Vous fites des excès, mon brave,
« Tout cela se paye plus tard. »

IV

Dans nos chansons très-débraillées,
Sans hésiter parlons argot ;
Parfois même risquons un mot
Aux allures encanaillées : —
A Pontoise ou Romorantin,
Expédiés, diplôme en poche,
Dans une enfantine caboche
Nous ferons entrer du latin.

V

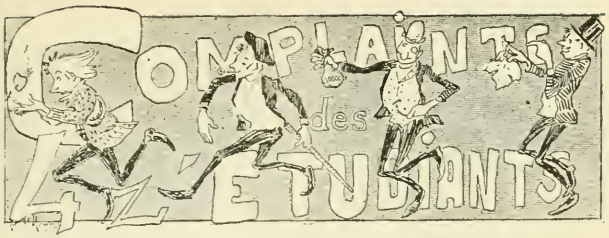
Gaudeamus. — La vie est triste,
Et le succès est disputé,
Et, professeur ou député,
Médecin, savant ou légiste,
Nous serons peut-être perclus
Quand enfin, amère ironie, —
Nous pourrons jouir de la vie,
Honorés, écoutés et lus.

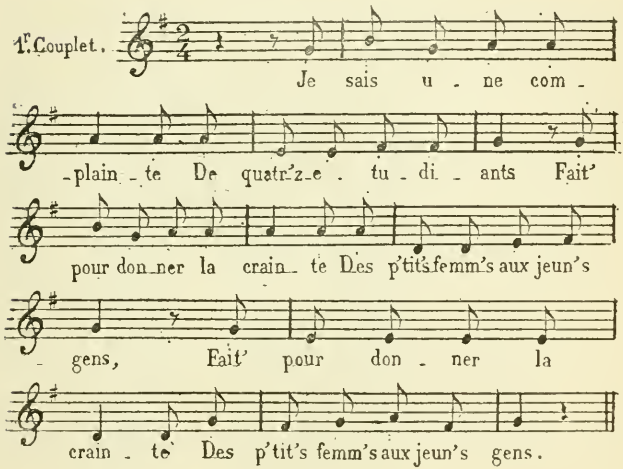
VI

Mais restons unis : pour la lutte,
Camarades, serrons nos rangs ;
Et, si nous sommes concurrents,
Restons courtois dans la dispute.
A nos succès buvons sans fiel,
Et que les dieux nous soient propices :
Nous sommes les Titans novices
Qui vont escalader le ciel.

A M. A. Boileau

LES 4-Z-ÉTUDIANTS



Musique de Xanrof.

II.

L'premier faisait des lett'es,
L'second du Droit Romain,
L'troisièm' faisait des dettes,
L'quatrièm' faisait rien. } *bis.*

III.

D'un' femme assez gentille
Tombèr'nt tous amoureux ;
Comm' c'était un' bonn' fille,
Ell' les rendit heureux.

IV.

L'premier y offrit sa vie,
L'second y offrit son bras,
L'troisièm', sa bours' garnie,
L'quatrièm'... ça s'dit pas.

V.

En échang' la p'tit' blonde
Un' seul' chos' leur donna :
La plus bell' fill' du monde
N'peut donner que c'qu'elle a.

VI.

Mais quand vinr'nt les vacances
Et qu'ils rentrèr'nt chez eux,
Leur papa, dans les transes,
Leur dit: « P'tits malheureux,

VII.

« Vous n'êtes pas assez sages,
« Vous n'aurez plus d'argent.
« J'travaillais à vos âges,
« Vous en ferez autant. »

VIII.

Ils se r'mir'nt à l'étude
Avec acharnement.
N'avaient pas l'habitude,
Sont morts au bout d'un an. } *bis.*

IX.

V'là comment, pour un' femme,
Y a quat'-z-étudiants,
A la suit' de ce drame,
Qu'est morts en travaillant. } *bis*

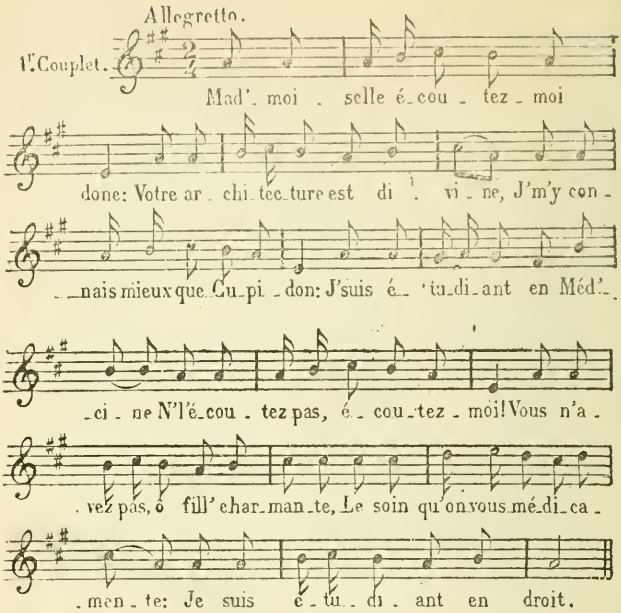
A Guillaume Bouisson.

DUO A TROIS

DUO
à TROIS

DUO A TROIS

Musique de Xanrof



II.

Mademoisell', vous apprendrez
De Gallien la sublim' doctrine.
J'vous montrerai... c'que vous voudrez :
J'suis étudiant en méd'cine.
— Moi, je vous expliqu'rai la Loi,
Les Institut's et le Digeste,
Par la parole et par le geste :
Je suis étudiant en droit.

III.

Je vous inocul'rai pour rien
Quand vous aurez besoin d'vaccine,
Ou qu'vous s'rez mordu' par un chien:
J'suis étudiant en méd'cine. —
— J'vous dirai c'que c'est qu'un exploit,
Un contrat synallagmatique,
Et le bail emphythéotique :
Je suis étudiant en droit.

IV.

Je vous mettrai les nerfs d'accord,
J' vous f'rai des piqûr's de morphine,
Et je vous soign'rai comm' Ricord :
J'suis étudiant en méd'cine. —
— Je vous défendrai par surcroît,
Quand, pour vol, ivresse ou querelle,
Vous s'rez en correctionnelle :
Je suis étudiant en droit.

V.

D'préférence à tous mes clients
J'vous f'rai, si vot' santé décline,
Essayer mes médicaments :
J'suis étudiant en méd'cine —
— Si jamais vot' mort se prévoit,
En ma faveur je vous f'rai faire
Un testament devant notaire :
Je suis étudiant en droit.

VI.

Et si, par hasard, j'vous perdais,
Avec un' lam' tranchante et fine,
Soigneus'ment je vous disséqu'rais :
J'suis étudiant en méd'cine —
— Sur un ton solennel et froid,
Je prononc'rai, comme il m'incombe,
Un beau discours sur votre tombe :
Je suis étudiant en droit.

A Madame Jeanne **Granier.**

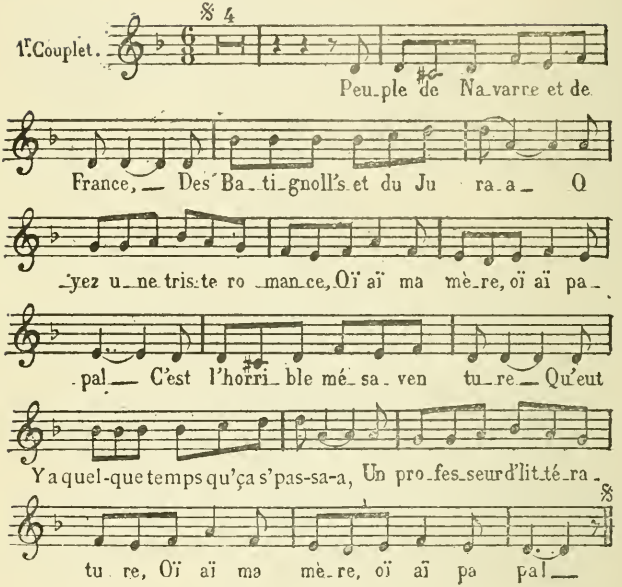
HÉLOÏSE ET ABEILARD

(MORCEAU DÉTACHÉ)

HÉLOÏSE ET
ABÉLARD

HÉLOÏSE ET ABEILARD

(MORCEAU DÉTACHÉ)

Musique de Xanrof.

II

De ses élèv's, nous dit l'histoire,
Abeilard, — il s'app'lait comm' ça, —
Fatiguait beaucoup la mémoire, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

Un Chanoine de Saint-Sulpice
Comm' répétiteur, le donna à
Sa nièc' Héloïse, un' novice. —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

III.

Le tuteur de la demoiselle
Lui avait inculqué déjà
Plus d'un' leçon superficielle, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!
Mais ça n'laissa pas d'la surprendre
Quand l' bel Abeilard lui donna
Un morceau très-long à apprendre.—
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa?

IV.

N'pouvant se l'entrer dans la tête,
La pauv' petit' se dépita,
Et s'mit à pleurer comme un' bête, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!
Abeilard disait « Patience,
Votre intelligenc' s'ouvrira! » —
Elle y mettait pas d'complaisance, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

V.

Or, le tuteur, comm' dans un drame,
Un' nuit chez Abeilard entra,
Lui diminuer son programme, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

Mais, dans son ardeur criminelle,
Au lieu d'élaguer, i' r'trancha
La parti' la plus essentielle. —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

VI.

Et depuis c't'acte attentatoire,
Jamais Abeilard ne r'trouva
Le fil perdu de son histoire, —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!
Quoiqu' ayant pris goût aux préludes,
Héloïse, à cinquante ans d'là
Mourut, sans finir ses études. —
Oï! aï! ma mère, oï! aï! papa!

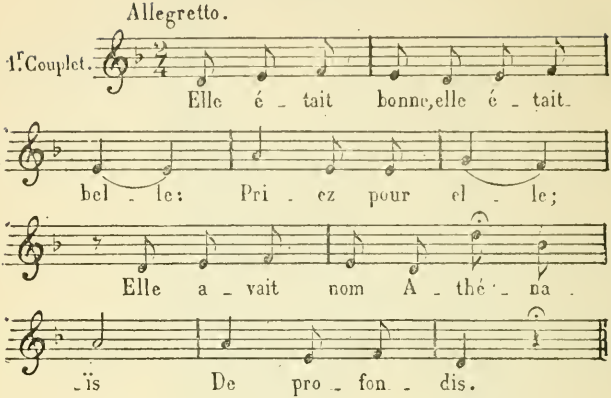
A G. Berr.

Le plus myope du 1er Théâtre Français.

ORAISON FUNÈBRE

ORAISON FUNÈBRE
PH. IVES Sc

ORAISON FUNÈBRE

Musique de Xanrof

II

Portant su' l'ventre une escarcelle,
Priez pour elle ;
Elle servait au Médicis.
De Profundis !

III

Y en a qui l'ont connu'... d'moiselle,
Priez pour elle ;
C'était vers mil-huit-cent vingt-six.
De Profundis !

IV

Elle avait un' voix de crécelle,
Priez pour elle ;
Et le bec plâtré d' poudre d'rizzz.
De Profundis !

V.

Bien moins sobre qu'une chamelle,
Priez pour elle;
Ell' s'empiffrait d'mêlé-cassis.
De Profundis!

VI.

Elle était légèr'ment ficelle,
Priez pour elle;
Et n'donnait jamais rien gratis.
De Profundis!

VII.

J'eus un béguin pour la donzelle,
Priez pour elle;
Et j'consommai pour trois francs dix.
De Profundis!

VIII.

Ell' ne fut pas du tout rebelle,
Priez pour elle;
J'm'en suis bien repenti depuisss.
De Profundis!

IX.

Elle aimait bien... la bagatelle,
Priez pour elle;
Et chaque fois demandait *bis*.
De Profundis!

X.

Après une agoni' cruelle
Priez pour elle;
Elle est morte d'la maladisss.....
De Profundis!

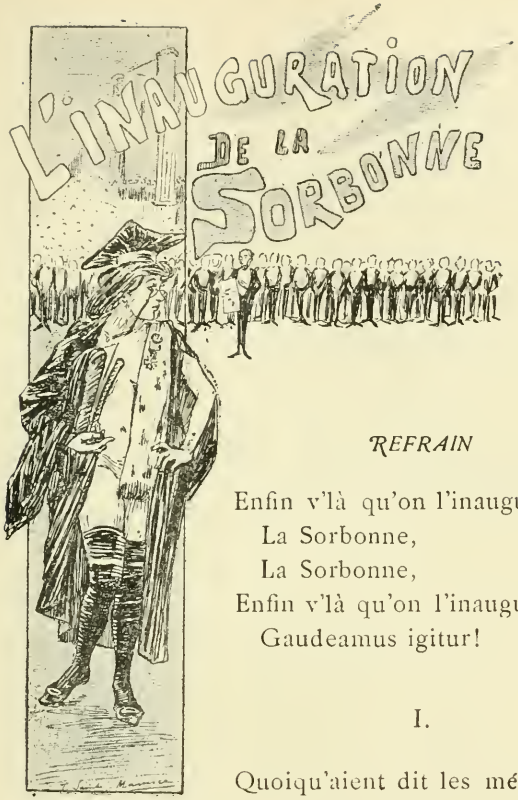
XI.

Ell' va se r'faire un' clientèle
Priez pour elle;
Parmi les Saints du Paradisss.
De Profundis!

A Chaumeton (✿),

Président de l'A. G. D. E. D. F. E. D. E. S. D. P.

LA SORBONNE



Air de :
Bienheureux sont les Chapons!

REFRAIN

Enfin v'là qu'on l'inaugur'!
La Sorbonne,
La Sorbonne,
Enfin v'là qu'on l'inaugur'!
Gaudeamus igitur!

I.

Quoiqu'aient dit les médisants
V'là qu'la Sorbonn' se termine;
Ce s'ra sans dout' dans dix ans
L'tour de l'Ecol' de Méd'cine
Au Refrain.

II.

Soyons gais! peut-êt' demain
Dans ce monument qu'on fête
Nous pass'rons un examen,
Et nous f'rons un' fichu' tête.

III.

Avec nous pour s'réjouir,
D'l'Étranger et d' tout' la France
Des étudiants vont venir; —
Pour les p'tit's femm's quell' séance!

IV.

Comme amus'ments on va leur
Servir, en guis' de vaud'ville,
Un drame en vers; d' cett' chaleur
Un' pièc' froide est bien utile.

V.

Ensuite à Monsieur Pasteur
Ils iront tous rendre hommage, —
Quoiqu' le mal qui leur fait peur
Ce n' soit pas surtout la rage.

VI.

Et, pour couronner dign'ment
Cett' fête universitaire,
Ils prendront leur vol gaiement
Ensuite, unis, vers Cythère.

A Bébé Vincent.

FILLES DE BRASSERIE

FILLES DE BRASERO
Saint-Mleux

FILLES DE BRASSERIE

Air : *Les P'tit's filles de La Rochelle.*

—

I.

Y a des filles en Brasserie
Qui n'sont pas fraîches du tout,
Fraîches du tout ;
Ell's vous serv'nt un' cochonn'rie
En vous app'lant : « Mon p'tit chou »

REFRAIN

C'est pas là qu'j'irai fair' la vie
Quand j'aurai cent sous. } *bis*

II.

Y en a peu qui soient jolies,
Qui soient bêt's, y en a beaucoup,
Y en a beaucoup ;
Pour ell's on fait des folies,
Faut pas discuter du goût,
Au Refrain

III.

Comme l'absinthe, on falsifie
Leur teint blêm', leurs cheveux roux,
Leurs cheveux roux ;
Il faut être atteint d'myopie
Pour demander un rendez-vous.

IV.

Ell's ont un' voix si jolie,
Que l'on dirait les glous glous,
Les glous glous glous
Qu'fait entendr' par un temps d'pluie
L'eau tombant dans les égouts.

V

Ell's absorbent l'eau-de-vie
Et la bièr' comme des trous,
Comme des trous;
Dans les moments d'... sympathie
Ell's ont comme d'arrière-goûts.

VI.

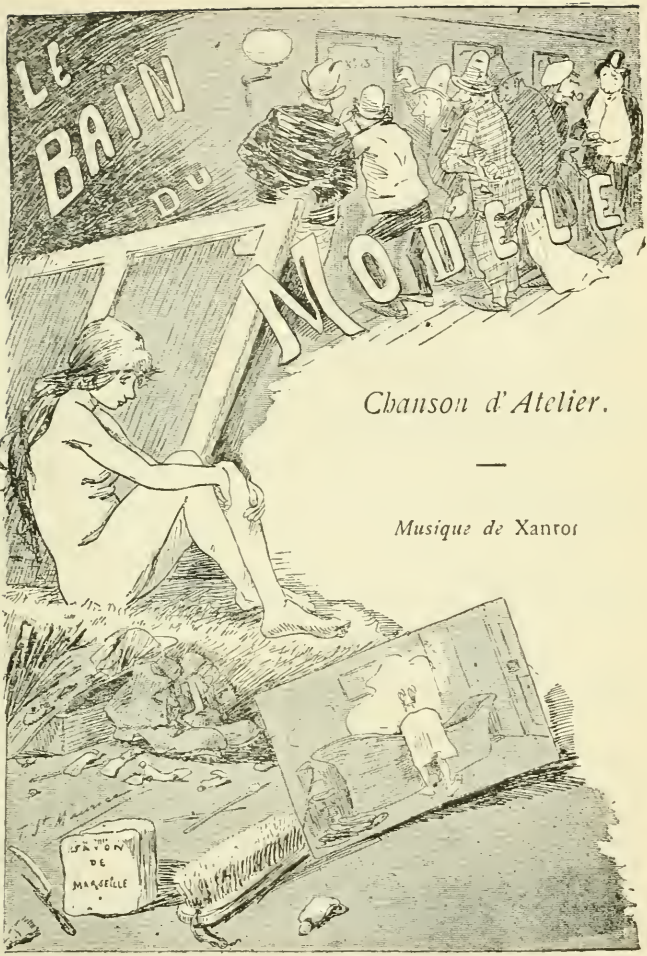
Quand il lui prend une lubie,
La polic' les fiche au clou,
Les fiche au clou
Pour avoir, d'un' bours' garnie,
Soulagé qué'qu' Monsieur saoûl.

VII.

Pour peu qu'vous soyez jolies
Fill's de ferm' venez chez nous,
Venez chez nous;
A Paris, dans les vach'ries,
Les bêt's rapportent plus qu'chez vous.

A Monsieur G. Rochegrosse.

LE BAIN DU MODÈLE

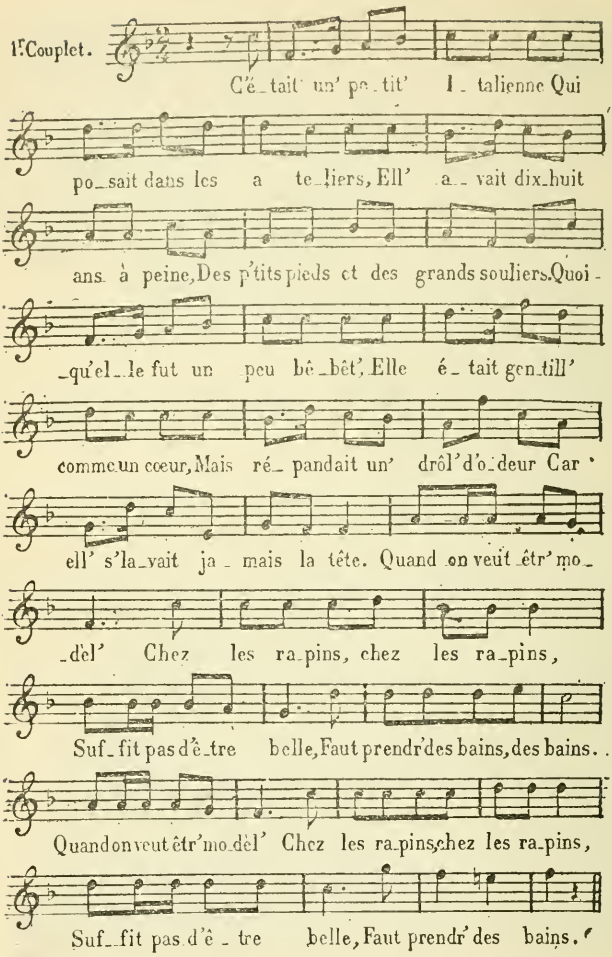


Chanson d'Atelier.

—

Musique de Xanrof

LE BAIN DU MODÈLE



On la présente à Rochegrosse
Pour poser dans un grand tableau :
Mais il dit en voyant la gosse :
« Elle a donc un' maladi' d'peau ?
« Elle est sal' comme trent' deux fumistes ;
« V'là quarante sous pour prendre un bain,
« Si tu n'l'as pas pris d'ici d'main,
J't'envoi' chez les impressionnistes ! » *Au Ref.*

III.

La p'tit' qu'avait pas l'habitude
Fut m'née au bain, triomphalement ;
On l'enferma, comm' feu Latude,
Dans un' petit' chambr' peinte en blanc ;
Les rapins restèr'nt à la porte
Mais, au bout de sept heur's un quart,
Ils lui crièr'nt : V'là qu'i' s'fait tard,
« Réponds-nous au moins, si t'es morte ! »
Au Ref.

IV.

Ils entr'nt, n'obtenant pas d' réponse ;
Ils trouv'nt la p'tit' penché' sur l'eau,
Disant : « J'peux plus boir', je défonce ! »
Elle avait l'ventr' comme un tonneau.
Par suit' d'une erreur fantastique,
Elle avait cru que ça s'buvait ;
Ell' mourut des suit's de ce fait,
Quarante ans après, hydropique. *Au Ref.*

V.

Depuis ce temps-là, l'Italienne
A l'horreur de l'eau, tellement
Qu'il y a pas moyen qu'on obtienne
Qu'ell' se lav' plus d'un' fois par an.
La moral' de cette romance,
C'est qu' l'eau sert à l'extérieur ;
Faut s'en mettre à l'intérieur
Que dans un' très-grav' circonstance.

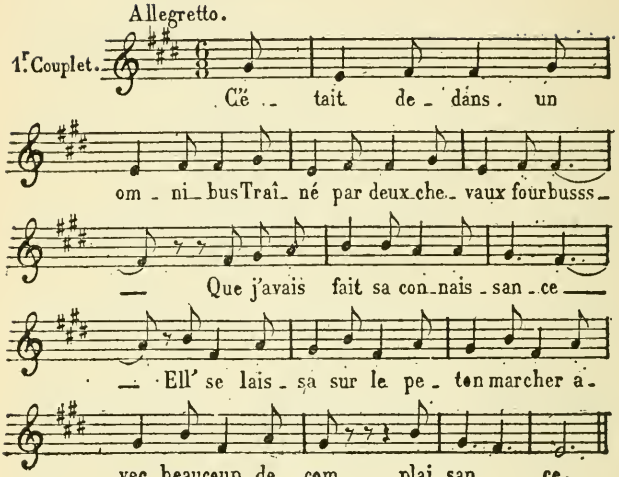
A Abel Tarride.
du Vaudeville

RÉMINISCENCES

REMINISCENCES
PH. VILES. Sc.

RÉMINISCENCES

Musique de Xanrof.



II.

C'était dedans un restaurant
Que nous entrâm's en descendant,
Nous étions seuls dans la salle,
Et, scandalisant le garçon,
Nous mangions d'une façon
Très-sale,

III.

C'était dedans de vieux souliers
Qu'elle enfermait ses petits pieds;

C'était dans une robe usée
Qu'elle cachait son sein figé,
Sa blanche bedaine que j'ai
Baisée.

IV.

C'était dans un hôtel garni
Ne sentant ni le Lubin, ni
L'essence quadruple de rose,
Dans un lit humide et crasseux
Que nous perpétrâmes tous deux
La chose.

V.

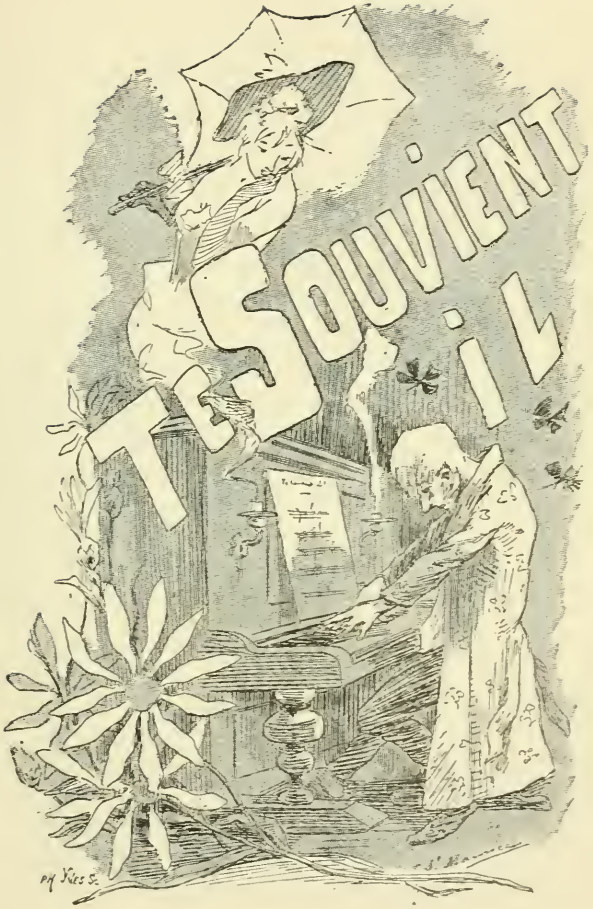
C'était dedans ses jolis yeux
Que fouillaient mes yeux amoureux,
Ma main dedans sa chevelure...
J'dis pas jusqu'où mon trouble alla...
Ça ferait de la peine à la
Censure.

VI.

C'est maintenant dans la douleur
Que constamment je verse un pleur,
Je gémis et je me lamente :
Depuis ce jour trois fois maudit
Monsieur le Docteur m'interdit
La menthe.

A Rodolphe **Salis.**

TE SOUVIENT-IL ?


T'SOUVIENT
IL

TE SOUVIENT-IL ?

—

Air de : *T'en Souviens-tu ?*

—

I.

Te souvient-il du jour, ma toute chère,
Où je te vis pour la première fois ?
Au restaurant j'avais fait bonne chère
Car on n'était encor' qu'au deux du mois ;
Et, comme je te lorgnais d'un air bête,
Me disant : « C'est peut-être une vertu ? »
Tu t'écrias : « Oh là là ! la bonn' tête ! » —
Dis, mon amour, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis*)

II.

Te souvient-il aussi de la chambrette
Où notre amour, ce soir là, fit son nid
Du plat fêlé qui servit de cuvette,
Et des soupirs que poussait notre lit ?
Te souvient-il aussi de la voisine
Qui, vers minuit, cria d'un ton pointu,
« C'est assommant ! Mettez donc la sourdine ! » —
Dis, mon amour; dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis*

III.

Te souvient-il des déjeûners en chambre,
— Quand le traiteur nous avait fermé l'œil, —
Où tu ceignais ta taille qui se cambre,
Pour cuisiner, d'un tablier en deuil ;
On méprisait l'usage des serviettes,
Et, du plafond de graisse revêtu,
Il tombait des p'tit's bêt's dans nos assiettes; —
Dis, mon amour, dis-moi, t'en souviens-tu? (*bis*)

IV.

Te souvient-il de la scène orageuse
Que vit Meudon par un beau soir de Mai
Je me montrai taquin et toi rageuse;
Je te dis : « Tu ne m'as jamais aimé! »
Et tu me répondis d'une voix dure :
« Désormais entre nous, tout est rompu! »...
J't'ai mêm' fichu ma main sur la figure. —
Dis, mon amour, dis-moi t'en souviens-tu? (*bis*)

V.

Te souvient-il de la petite blague
Qu'en l'honneur de ma fête tu m'offrais?
Je me fendis à mon tour d'une bague
Dont mes cheveux avaient fait tous les frais,
De mon cadeau tu paraissais contente;
Depuis peut-être l'aurais tu vendu,
Mais on n'en a pas voulu chez *ma tante,*
Dis, mon amour, dis-moi, t'en souviens-tu? (*bis*)

VI.

Te souvient-il enfin de la rupture?
Chez toi trouvant un de mes vieux amis
En un costume et certaine posture
Qui ne laissaient aucun doute permis,
Je m'emportai, l'offense était trop forte,
Et te lançant un mot très-bien sentu
J'ai pris ma brosse à dents et puis la porte, —
Dis, mon amour, dis-moi, t'en souviens-tu? (*bis*)

A Grün J.

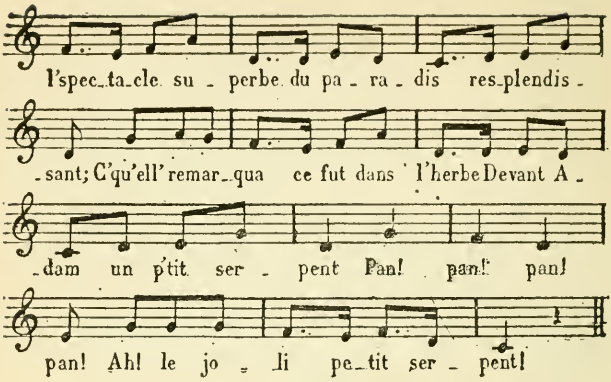
LE SERPENT

(HISTOIRE NATURELLE)

LE SERPENT

Musique de Xanrof.

1.er Couplet.

Quand l'bon Dieu ti_ra not' mère
Ève De la côt' d'A_dam not' pa_pa Laissant l'hom_
_me fi_nir son rêve La femme au_tour d'ell' re_gar_
ad lib:
_da La femme au_tour d'ell' re_gar_da Dé_daignant

II.

C'était pas un' bête ordinaire :
Adam s'en séparait rar'ment,
Dans le Paradis solitaire
C'était mêm' son seul amus'ment,
Quand Èv' caressa c'te p'tit' bête,
Ell' se releva poliment,
Et hochant plusieurs fois la tête,
Ell' salua, très-gentiment,
Pan, pan, pan, pan,
Ah ! qu'il est drôl' le p'tit serpent!

III.

Or, du Paradis l'locataire
Avait le logement gratuit,
Mais Dieu, — quel sal' propriétaire, —
Y avait pas donné l'droit au fruit,

Mais quand Ève y offrit deux pommes roses,
Fermes, rond's et d'aspect tentant :
« E'n' sont pas compris's dans les clauses
« Du bail, » lui suggéra l'serpent.
Pan, pan, pan, pan,
Qu'il est malin, le p'tit serpent!

IV.

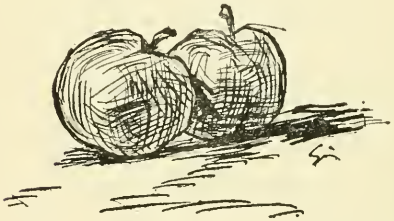
Voyant Adam goûter un' pomme,
Dieu s'fâcha de c'frugal repas,
Il voulut exterminer l'homme.
— Le tonnerre n'arrêtait pas. —
Èv', craignant la colèr' céleste,
Serrait Adam éperdument,
Quant au serpent qu'était très-leste,
Sous l'gazon i's'cach' rapid'ment.
Pan, pan, pan, pan,
Ah! qu'il a peur le p'tit serpent!

V.

Dieu n'bornant pas là sa colère,
— C'était un bonhomme tracassier, —
Fit expulser son locataire
Par un vieil ange en form' d'huissier.
L'homme s'en fut avec la femme
Qui chipa les pomm's en partant;
Lui portait l'serpent, caus' du drame,
D'sa cachett' sorti mal portant;
Pan, pan, pan, pan,
Il baiss' la tête le p'tit serpent!

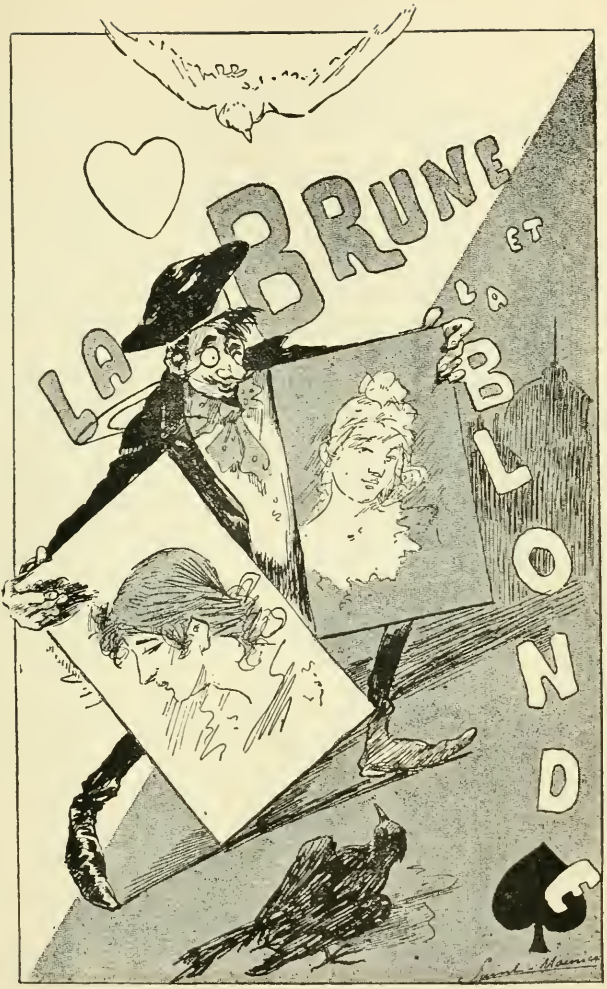
VI.

La pitié dans l'cœur d'un' femme entre :
Ev' soigna le petit serpent
Qu'avait la r'connaissanc' du ventre,
Et l'aima tant qu'il fut vivant.
A ses fills' Ev' légua les pommes,
— Y a qu'Anglais' qui n'vint pas à temps. —
Mais les serpents avec les homm's
Ne s'montrent plus, d'peur d'embêt'ments :
Pan, pan, pan, pan.
Ils viv'nt cachés, les p'tits serpents !



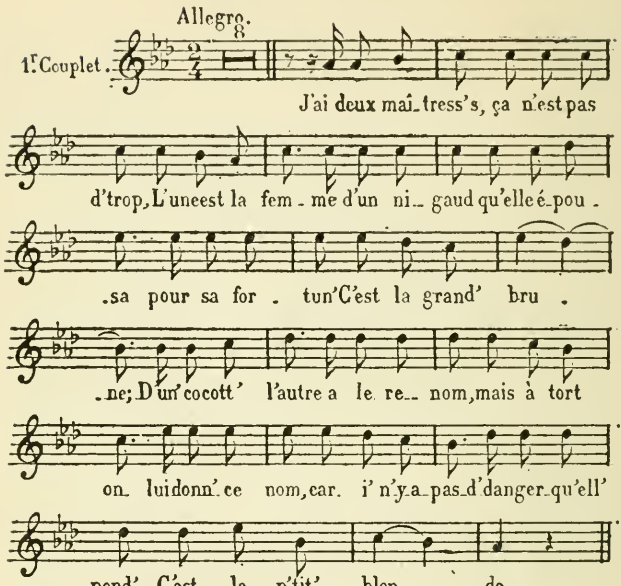
A d'Alton-Shée.

LA BRUNE ET LA BLONDE


LA BRUNE
ET
LA BLONDE

LA BRUNE ET LA BLONDE

Musique de Xanrof



II.

Quoiqu'elle emploi' les r'ssourc's de l'art
Pour avoir l'air d'avoir du lard,
Qui ne peut combler chaqu' lacune ?
C'est la grand' brune.
Qui pourrait, mieux qu'nos professeurs,
Montrer les hémisphères sœurs,
Et l'contour de la mappemonde ?
C'est la p'tit' blonde.

III.

Très-froide de tempérament,
Au point qu'e'm'gèl' positivement
Mêm' l'été j'm'enrhume auprès d'l'une,
C'est la grand'brune,
L'autre à qui mon cœur est ouvert
Est un vrai Choubersky l'hiver,
Tant elle est calorique et ronde :
C'est la p'tit' blonde.

IV.

D'un caractère très-jaloux,
Qui me trouve les yeux trop doux
Et de ses scènes m'importune ?
C'est la grand'brune,
D'un tempérament cascadeur,
Qui met à la tortur' mon cœur
Et me répond « Zut ! » quand j'la gronde ?
C'est la p'tit' blonde.

V.

De chez la blonde dernièr'ment
Je suis revenu mal portant ;
Qui partagea mon infortune ?
C'est la grand'brune.
Mais je m'dis « Désormais, Oscar,
Il faudra te méfier, car
Un' femm' qui voit vraiment trop d'monde,
C'est la p'tit' blonde »

A Maurice Tresse.

MONÔME

MONÔME

Air

de :

Le Laitier

—

C'est un monôme de potards
Qui descendait aux boule-
vards ;
Comme ils chantaient pour
Ça fit rougir un Brigadier ; [s'égayer
— Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans.

II.

Il courut chercher des agents
Qui chargèrent les jeunes gens
Avec la légendair' douceur
Qui d'leur intelligence est sœur ;
— Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans. —

III.

Ils en prir'nt naturellement
Cinq qui marchaient tranquillement,
Et, de leur innocence forts,
Se laissèr'nt prendre sans efforts;
— Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans. —

IV.

Au poste ils furent amenés,
Soigneusement examinés,
Privés d'leur tabac, d'leurs lorgnons,
Mais amplement fournis de gnons ;
— Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans. —

V.

Puis les agents les mirent sous
Les verrous avec des gens saoûls,
N'ayant qu'un' planch' pour se coucher
Et leurs dix doigts pour se moucher;
Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans.

VI.

Enfin l'commissaire, homm' parfait,
Dit, voyant qu'ils n'avaient rien fait :
« Messieurs, je m'en vais vous laisser,
Promettez de n'plus r'commencer »
— Ils étaient cinq étudiants
Que les sergos ont mis dedans.

VII.

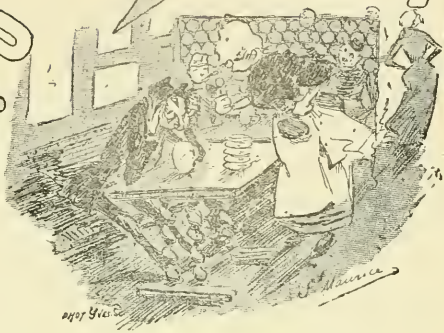
Retenez donc à l'avenir
Qu'il vaut mieux pour vous devenir
Plutôt qu'étudiant, boucher,
Assassin, voleur ou cocher,
Car les pauvres étudiants,
Les sergos les mettent dedans.

A Duard,

Le plus myope du 2e Théâtre Français.

LE PACHA

AU PACHA



Air de : *L'Hôtel du n° 3.*

I.

Ecoutez l'histoir' lamentable
D'cell' dont mon cœur s'amouracha :
Ell' servait des bocks sur la table
A la brasseri' du Pacha.

II.

Dès que j'eus vu cett' femm' divine,
Ma pauvre têt' déménagea,
Et j'vins suivr' mes cours de méd'cine,
A la brasseri' du Pacha.

III.

Comme entre femm's on se persiffle,
Souvent avec d'autr's ell' s' pocha :
C'était moi qu'encaissais la giffle
A la brasseri' du Pacha,

IV.

Bref, je l'adorai comm' un' bête :
J'lui payai tout c'qu'ell' demanda,
Et j'fis 723 francs d'dette
A la brasseri' du Pacha.

V

Un jour, — la police est bizarre, —
Pour un' bêtise on l'enleva,
— Afin d'lui fair' voir Saint-Lazare, —
A la brasseri' du Pacha.

VI.

Elle y est claqué', la pauv' fille,
D'un bobo qu'elle raccrocha ;
Heureusement qu'ça n'tient pas d'famille
A la brasseri' du Pacha.

VII

Lorsque la pauvre rendit l'âme
On s'dit : « Jamais i' s'consol'ra,
Mais y avait pas qu'ell' de bell' fâme
A la brasseri du Pacha.

VIII.

Aussi ma volonté dernière,
Quand ma pauvre vi' finira,
C'est qu'on mett' mon corps dans la bière
A la brasseri' du Pacha.

A Adrien Dézamy,

EN VACANCES

(Lettre à une étudiante *in partibus*)

Air de : *A Saint-Lazare*

—

I.

Mon chat, j't'écris d'chez mon parrain
Où j'fais un'balle !
Je m'amus' comme un'croût' de pain
Derrière un'malle ;
Me v'là pour deux mois dans un trou
D'la Bass'-Bretagne,
Et c'est pas gai, pas gai du tout
A la campagne.

II.

Le soir, au lieu des cris joyeux
De la bamboche,
On n'entend monter sous les cieux
Que l'son d'la cloche.
Si j'entends plus les r'frains d'Paulus,
Crois pas qu' j'y gagne :
J'entends les Vêpr's et l'Angelus
A la campagne.

III.

Comm' distraction, j'ai cherché,
Je n'vois que l'prêche,
Car, tu sais, quoiqu' j'aim' le péché,
J'aim' pas la pêche.
Au café, on parl' de l'impôt,
Des blés d'All'magne ;
On n'en parl' mêm' pas en argot
A la campagne.

IV.

C'que j'admir' par exemple, c'est
L'corsag' des filles
Qui soutient, ferme et sans corset,
L'assaut des drilles ;
En contemplant les appas sains
De ces compagnes,
J'comprends qu'on croie encore aux saints
Dans nos campagnes.

V.

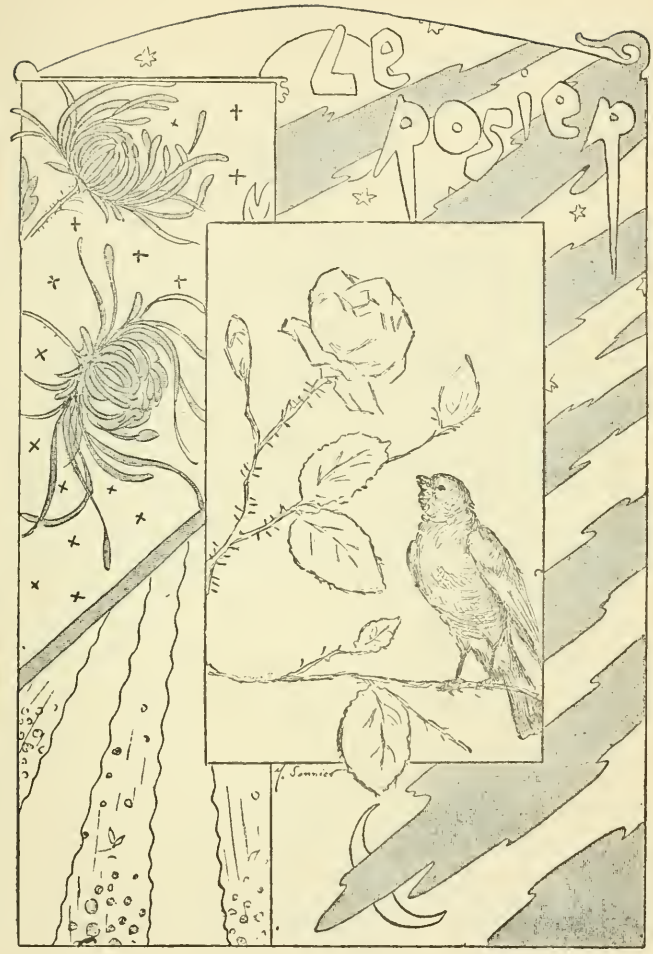
Mais n'envi' pas ces fill's : ell's ont
Des yeux d'génisses;
Leurs mains larges et rouges sont
Patt's d'écrevisses;
Leur parfum n'a rien d'la douceur
D'la peau d'Espagne ;
Ça sent l'purin, ça sent la sueur,
A la campagne.

VI.

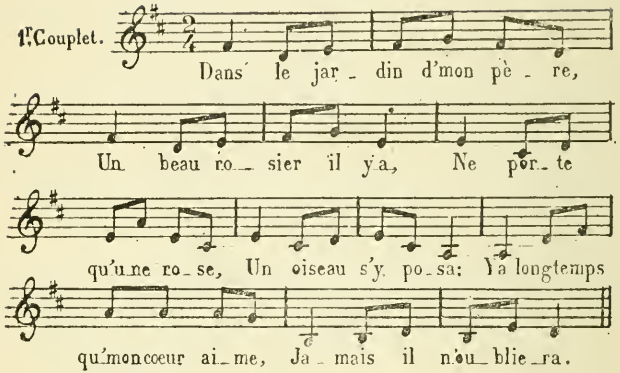
— Dir' que toi, pendant que j'gémis,
Tu m'tromp's peut-être ?
Tâch' que ce soit un d' mes amis,
J'aim' mieux l'connaître.
Moi j'reste sage, — sort cruel
Et dont je bisque, —
Et je m'port' comm' la tour Eiffel
Ou l'Obélisque.

A Madame Z. Bertrand

LE ROSIER


Le Rosier
J. Sonnier

LE ROSIER

Musique de Xanrof.

II.

Ne porte qu'une rose,
Un oiseau s'y posa ;
Y chanta sa romance
Et puis, il s'envola ! —
Y a longtemps qu'mon cœur aime,
Jamais il n'oubliera.

III.

Y chanta sa romance
Et puis il s'envola;
Mais la branche courbée
Jamais ne se r'leva; —
Y a longtemps qu'mon cœur aime,
Jamais il n'oubliera.

IV.

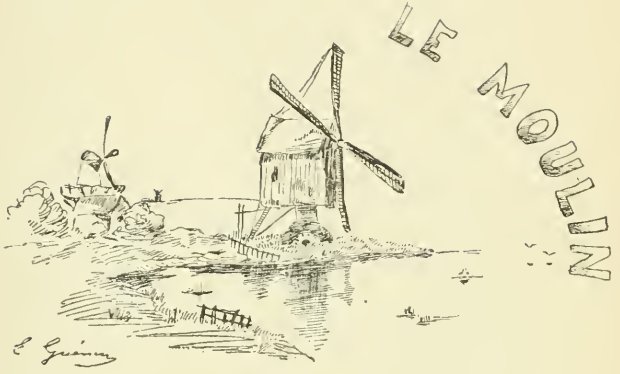
Mais la branche courbée
Jamais ne se r'leva;
Mon cœur était la rose
Que portait c' rosier-là; —
Y a longtemps qu'mon cœur aime,
Jamais il n'oubliera.

V.

Mon cœur était la rose,
Que portait c' rosier-là;
L'amour, l'oiseau volage,
Pour toujours le courba. —
Y a longtemps qu'mon cœur aime,
Jamais il n'oubliera!

A Mesdames C. Cellier et J. Nigon

LE MOULIN



Musique de Xanrof.

—

1.er Couplet.

Un jour que j'cueillais l'ro - ma -
- rin. Tic tac tic tac, dit le mou - lin, Co - lin l'meu -
- nier m'offrit un' fleur, Tic tac tic tac, ré - pond mon coeur.

II

Il me dit : « Conserve-la bien. »
Tic-tac, tic-tac, dit le moulin ;
« C'est la fleur d'amour, c'est l'bonheur! »
Tic-tac, tic-tac, répond mon cœur.

III.

Son parfum grisait comm' du vin ;
Tic-tac, tic-tac, dit le moulin ;
J'l'ai respiré, pour mon malheur.
Tic-tac, tic-tac, répond mon cœur.

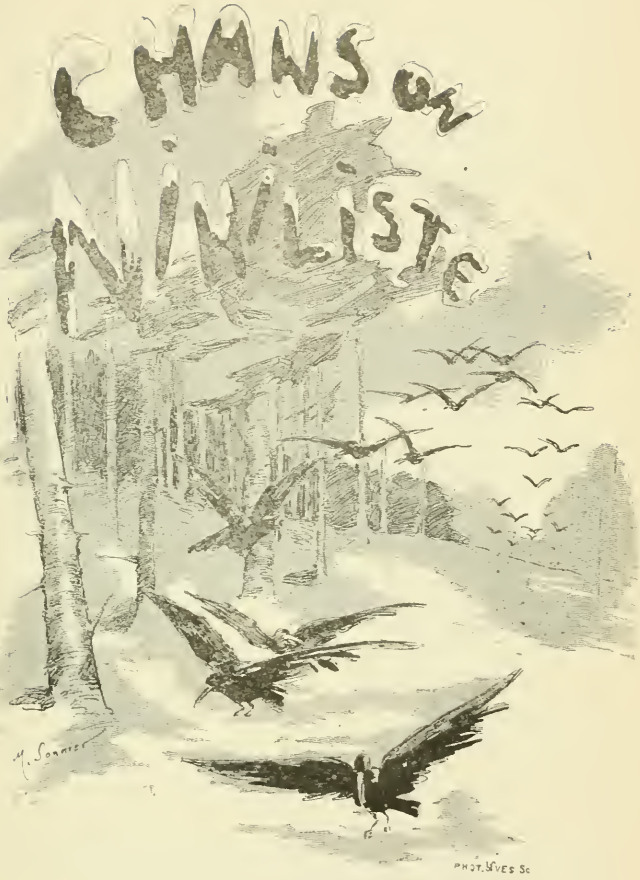
IV.

Et depuis c'jour-là, j'aim' Colin,
Tic-tac, s'arrête le moulin ;
Lui n'm'aim' déjà plus, et j'en meurs.
Tic-tac, tic-tac, s'arrêt' mon cœur.

A Monsieur Henri Baüer.

LE RÉVOLTÉ

(CHANSON NIHILISTE RUSSE)


CHANS OU
NIHILISTE
M. Sonnier
PHOT. SIVES Sc

LE RÉVOLTÉ

(Chanson nihiliste)

—

I.

Je suis né dans un jour maudit ; — les corbeaux gloutons venaient frapper aux vitres — et les loups hurlaient dans la plaine blanche.

II.

Je n'ai point connu mon père. — On dit que les hommes de police sont venus un soir — et l'ont emmené, on ne sait où ; il n'est jamais revenu.

III.

Ma mère est morte de faim et de froid ; — j'étais allé mendier un morceau de pain, — et quand, désespéré, je suis revenu, elle gisait roide dans l'isba déserte.

IV.

Ma sœur a été violée ; mon frère a voulu la défendre; — mais le ravisseur était un noble, un Monsieur. — Il a fait knouter mon frère, et mon frère s'est enfui.

V.

Maintenant, je suis pauvre et seul ; comment travailler? — Mon bras est faible, mon cœur malade... — Un couteau, un couteau ! Mon frère est dans la forêt!

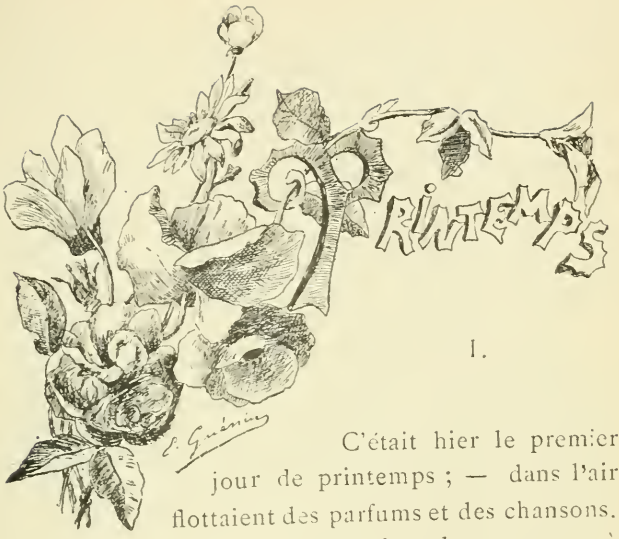
VI.

J'y veux aller aussi, vivre avec les loups ; — je me nourrirai de ma haine, aiguisant mes armes et mon courage, — jusqu'au jour sanglant où naîtra la Liberté Sainte !

A M^lle Lynnès
De la Comédie Française

PRINTEMPS

(CHANSON HONGROISE)



I.

C'était hier le premier jour de printemps ; — dans l'air flottaient des parfums et des chansons. — Je m'en suis allé, joyeux, dans la campagne à l'horizon rose — et me suis couché sur un tertre de gazon nouveau.

II.

Je me suis étendu sur le dos, les yeux noyés en l'azur du ciel, — où jouaient, suspendus, des flocons neigeux et des reflets dorés, — et j'ai songé, me souvenant en mon cœur — du dernier printemps, du printemps de notre amour.

III.

Sans y prendre garde, je cueillis une fleur, dans l herbe, — et la regardai distrait... Je tres-

saillis, mon cœur se serra, — j'avais cueilli la mignonne fleur aux yeux bleus, — la fleur qui dit : " Souvenez-vous", sa fleur préférée.

IV.

Sa fleur préférée, la fleur du souvenir! — Pourtant Elle ne s'est point rappelé. — Je brisai la fleur, et la jetai par-dessus mon épaule, et repris ma rêverie, respirant l'air embaumé.

V.

Voltigeait un parfum de roses, le parfum qui lui plaisait tant. — Il semblait prendre une voix pour me répéter son serment, à Elle : — " Tant qu'il y aura des roses, je t'aimerai ! " Hélas ! Les voici qui refleurissent, et notre amour est mort, bien mort !

VI.

Le printemps chantait autour de moi et mon cœur se gonflait, — d'un besoin d'aimer ou de pleurer. Jusqu'au déclin du jour je restai couché, — en regardant, en l'azur du ciel, comme une tache d'encre, — s'allonger le vol des corneilles.

VII.

Et je suis rentré, lent et triste, d'une tristesse douce ; je me suis accoudé à la fenêtre ; la nuit descendait — sur la nature en fête et sur mon cœur meurtri, — et, dans le mystère de l'ombre et du silence, j'ai pleuré comme une femme.

A Madame J. Levet

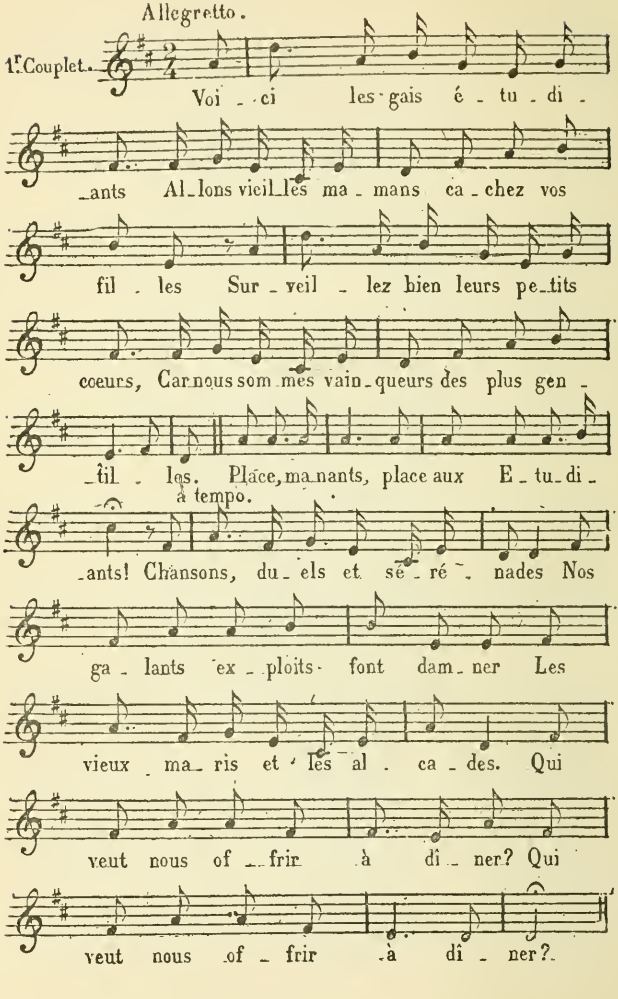
ÉTUDIANTS D'ESPAGNE

(Coplas para cantar a la estudiantina)

ÉTUDE
POLESTICK

LES ÉTUDIANTS D'ESPAGNE

Musique de Xanrof



Nous allons la pipe au chapeau,
N'ayant sous le manteau
Que la chemise,
Jaloux de notre liberté,
Sous le soleil d'été
Qui chauffe et grise.

Place manants etc.

III.

Chanter la nuit, marcher le jour,
Courir après l'amour
De fille brune,
Ne pas manger notre content
Nous rend le teint plus blanc
Qu'un clair de lune.

Place manants, etc.

IV.

Nous ne possédons pas un sou
Et nous ne savons où
Faire nos sommes ;
Mais nous avons tous des aïeux
Et nous sommes, mordieux,
Bons gentilshommes.

Place manants, etc.

V.

Nos livres, ce sont les grands yeux
Au regard plein d'aveux
Des belles filles,
Notre plume, c'est le couteau,
Notre papier, la peau
Des mauvais drilles.

REFRAIN :

Place manants,
Place aux étudiants !
Chansons, duels et sérénades,
Nos galants exploits font damner
Les vieux maris et les Alcades...
Qui veut nous offrir à diner ? (*bis*)

A Madame Wust

LES JARRETIÈRES

(CHANSON D'ESPAGNE)

I.

Le rouge va bien sur le noir. — Quand je m'en irai à Séville — et que j'aurai quatre douros, — j'achèterai des jarretières pour ma belle.

II.

J'achèterai des jarretières rouges, — avec une devise brodée, — et je les attacherai moi-même — sur la cuisse ronde, au-dessus du genou.

III.

La fille que j'aime a de la nuit dans les cheveux — et du soleil sur la peau dorée ; — ses seins droits ont la pointe sanglante : — Ils ont blessé tant de cœurs...

IV.

Ses yeux sont des étoiles noires ; — sa bouche, une grenade mûre et parfumée ; — ses dents, des perles sans tache.... — Ce n'est pourtant rien de cela que j'aime.

V.

Ce qui me rend fou d'amour, — c'est la courbe gracieuse de sa jambe, — qu'emprisonne la soie noire, — à travers laquelle transparaît la chair rose.

VI.

Lorsqu'elle danse le fandango, — et que je l'accompagne sur ma guitare, — toutes les filles sont jalouses d'elle, — et tous les garçons de moi.

VII.

Par le Christ ! Lorsque sa jambe nerveuse, — plie et bondit avec des tournoiements, — noire dans l'envolement blanc des jupes, — je deviens fou et ne sais plus ce que je joue.

VIII.

En mon cœur s'allume le désir, — et je voudrais enlever ma belle et l'emporter, — la couvrir de caresses folles et troublantes, — et me griser de ses baisers embaumés.

IX.

Car ce que j'aime en ma brune — ce n'est pas le flot noir et plein de reflets de sa chevelure, — ni son œil caché sous la paupière comme une guêpe dans une rose : — C'est la rondeur de sa jambe et la petitesse de son pied.

X.

Lorsque j'aurai quatre douros, j'irai à Séville, — et j'achèterai pour ma maîtresse des jarretières — que je veux attacher moi-même au-dessus du genou. — Le rouge va si bien sur le noir. !

TABLE

PAGES

L'Encombrement 7
Très-bien 15
Prado 21
Le Laitier 27
Le Conseil des Ministres 33
Ballade du Vitriolé 39
La Tour Eiffel 45
Le Rhume de cerveau 49
Brown-Sequard 55
Le Fiacre 59
La Devanture 65
Centenaire intime 71
Flagrant délit 77
A l'Exposition 85
L'Oncle et le Neveu 91
Concurrence 95
A la Galette 101
Fin de Session 107
Le Dimanche 113
Les Cochers 119
W. C. 125
L'Intérieur 129
Amabilité parisienne 135
Les Médecins 141
Ballade des Michés 145

A Trouville..... 151
Les Étudiants..... 157
L'Hôtel du N° 3..... 161
Les Restaurants à 23 sous..... 167
Gaudeamus..... 175
Les 4-z-Étudiants..... 179
Duo à Trois..... 185
Héloïse et Abélard..... 191
Oraison Funèbre..... 197
La Sorbonne..... 203
Filles de Brasserie..... 207
Le Bain du Modèle..... 213
Réminiscences..... 219
Te souvient-il ?..... 225
Le Serpent..... 231
La Brune et la Blonde..... 237
Monôme..... 243
Le Pacha..... 249
En Vacances..... 253
Le Rosier..... 259
Le Moulin..... 265
Le Révolté..... 269
Printemps..... 273
Etudiants d'Espagne..... 277
Les Jarretières..... 283

IMPRIMERIE A. BLUNAT

137, Faubourg Saint-Denis. — Paris.

G. ONDET, ÉDITEUR DE MUSIQUE

83, FAUBOURG SAINT-DENIS, 83

PARIS

Du même Auteur :

CHANSONS PARISIENNES

(Collection de Chansons du *Chat Noir* & des Cafés-Concerts)

LES REFRAINS FRANÇAIS

(*Répertoire des Concerts de Paris*)

CHANSONS, ROMANCES, MÉLODIES, CHANSONNETTES, RÉCITS,
MONOLOGUES, DUOS,
SAYNÈTES, OPÉRETTES EN UN ACTE,
POÉSIES.

Musique de piano (*études, fantaisies, etc*).
Musique de danse (*pour piano et orchestre*).

LE GARDE-CHASSE

Opérette en un acte (4 *hom.* et 2 *fem.*), representée à l'Eden-Concert.

Musique de LUCIEN COLLIN

(Livret 1 fr. — Partition 4 fr.)

L'ALBUM DE BÉBÉ

N° 1. — Recueil de petites Fables

(L'exemplaire détaché 0,30 c., l'Album 1,50 c.)

Sur demande, envoi Franco du Catalogue Général.

PQ
2611
08C53
Fourneau, Léon
Chansons sans-gene

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 30 27 07 005 7